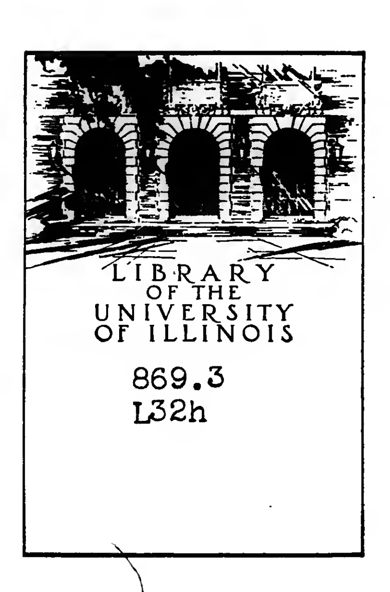

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

HISTORIALES

ENRIQUE LARRETA

HISTORIALES

COLECCIÓN DE ESCRITOS Y DISCURSOS
1908-1920



BUENOS AIRES
IMPRENTA Y CASA EDITORA «CONI»
684 — CALLE PERÚ — 684

1921

PREFACIO

De todo aquel ardiente rumor, de todo aquel fuego sonoro no queda más, harto bien se me alcanza, no queda hoy más que una vana ceniza, a punto de perderse del todo y para siempre si mis propias manos piadosas, vanidosas...

¡ Cuánto inútil afán, cuánta burlesca desilusión ! Y, sin embargo, si las mismas ocasiones se presentasen de nuevo yo volviera, de fijo, a soñar del mismo modo y a calzar la espuela y a embrazar la adarga y a enristrar el lanzón, con igual ardimiento.

¡ Ah ! mi señor don Quijote, ¡ ah ! mi venerado e incomparable maestro, quién

pudiera borrar del libro de vuestra vida aquellas tan lamentables palabras que dijísteis en el lecho de muerte! Vos también, «por la pesadumbre de veros vencido», vos también alabásteis, al fin, la paz y la dicha de los nidos sin pájaros; ¡y a eso llamásteis cordura! ¡Quijano, Quijano!

¿Hubo nunca en esta menguada vida, en este ruín mesón de caminantes, do tan de prisa paramos, nada más cuerdo que embriagarse de amor y de honra? ¿Hubo nunca mayor cordura que la locura de una bondad incorregible y de un bello ideal absoluto?

No te espantes, lector, si al terminar este breve prefacio no pido excusas por el desaliñado traje de mis discursos y declaro, según vieja costumbre, que fueron todos compuestos desdeñando atavíos y al correr de la pluma. ¡Ah! eso no. Lenguajero nací. Hijos son del orgullo y del esfuerzo. No hay, por otra parte, género literario

más embarazoso, ni más arriesgado. Dícelo, me parece, la diaria experiencia. Algunas de estas oraciones me dieron tanto trabajo como los más recios capítulos de ese libro que ha de ser para mi patria corona duradera y suave; si para mí de espinas. Púseles por título esa voz latinizante, severa y presuntuosa, porque al verlos asi reunidos parecióme que formaban como un aro en torno de histórica tragedia, a imagen de aquella larga nube de polvo que debían dejar en el aire, siguiendo la forma del estadio, los carros antiguos.

Discurso
pronunciado en el banquete ofrecido
al señor don Eugenio Garzón
por los residentes sudamericanos

París, diciembre 23 de 1908

Nous vous devions depuis longtemps, monsieur, ce témoignage de notre reconnaissance.

Votre œuvre, au *Figaro,* dans l'intérêt de l'Amérique latine, est une œuvre d'art, un chef-d'œuvre de tact, de noble sagacité et de prévoyance. Ne vous étonnez donc pas si elle produit sur certains esprits l'illusion trompeuse de la facilité, comme tant d'autres chefs-d'œuvre. Quant à moi, j'avoue franchement, messieurs, que si j'avais rencontré M. Garzón, il y a six ou sept ans, se promenant, rêveur, quelque soir, sous les fenêtres éclairées du *Figaro,* et qu'il m'eût alors confié ses intentions, j'aurais cru, vraiment, qu'il délirait. Et il délirait, peut-être, mais du délire des inspirés et des bienfaiteurs.

Il a dû lutter alors, M. Garzón, d'un côté pour se défendre des mauvais « bons con-

seils » de ses amis, de l'autre pour rassurer l'étonnement qu'il a dû provoquer en proposant sa collaboration exotique.

En ce temps-là, il était, au boulevard, un inconnu. C'est vrai qu'il pouvait faire suivre son nom de sa qualité d'ancien sénateur de l'Uruguay ; mais est-ce que ceci ne contribuait pas encore à ajouter plus d'ombre autour de sa personne, la rendant plus mystérieuse, dans un pays comme celui-ci où l'on a le bon goût funeste d'ignorer, à demi, la géographie universelle ?

Par contre, il a dû retrouver bientôt les hautes qualités de l'âme française. Le français, qui éprouve toujours un premier mouvement de méfiance salutaire devant toute entreprise nouvelle, sitôt qu'il reconnaît l'excellence ou la noblesse d'un effort, n'importe d'où qu'il vienne, est l'homme du monde le plus hospitalier, le plus généreux, le plus loyal.

J'ai dit le plus hospitalier, c'est trop peu, puisqu'on sait très bien que les français s'en vont dénicher partout, des célébrités étrangè-

res pour les amener dans la lumière rayonnante et leur offrir le sacre de cette ville, sans lequel toute couronne de gloire reste obscure et suspecte.

Nous voici enfin, grâce à l'effort de M. Garzón et à la bonne volonté de la direction du *Figaro,* favorisés par la meilleure propagande qui ait jamais été faite pour nos pays en Europe. Et il faut le dire bien haut : il ne s'agit pas d'une réclame, nous n'en avons pas besoin, mais d'une propagande sobre, digne, aux beaux chiffres, faite dans ce journal d'une tradition illustre, miracle quotidien de de la presse contemporaine, où l'on lit de simples aperçus aussi finement ouvragés que les pages d'un beau livre, dans ce journal, enfin, rédigé par des penseurs et des artistes. Des hommes tels que M. Gaston Calmette, avec son style concis et puissant et tant de bon goût dans le courage, des hommes comme Loti, Vogüé, Capus, Vonoven, Beaunier, Chevassu, Huret, Bourdon, Zamacoïs, Glaser, Ballot, Berr, Lautier, et tant d'autres, font de l'admirable journalisme avec la faci-

lité dont un grand peintre ferait des affiches ravissantes.

Ce n'est pas mépriser le journalisme, oh ! non. J'admire la presse, et surtout *la bonne*, étant un auteur ; mais j'avoue que je me plaignais autrefois, par fidélité et par élégance, de ce qu'elle enlève à la littérature. Vous le savez très bien, le journalisme fait d'une source naturelle une fontaine publique, la forçant à remplir indéfiniment le gobelet municipal et populaire, sans la laisser féconder librement les terres de l'esprit ou former le lac intime où la nature se regarde. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je n'en sais rien et n'aime pas philosopher sur les choses du présent; car l'homme n'a jamais rien compris de ce qui se passe, en sont temps, devant ses yeux.

Il me reste à vous dire que nous reconnaissons tous les hautes qualités intelectuelles et morales de M. Garzón et qu'il aurait été très difficile de trouver parmi nous une personne aussi apte à remplir la tâche que lui-même a

conçue. Quoiqu'il ait du talent comme écrivain et comme homme du monde, tout le monde l'aime. A Buenos Aires, on l'entourait d'autant de sympathie qu'à Montevideo, sa ville natale.

Il représente hautement les plus nobles qualités de notre race. Le feu des guerres barbares et cet autre feu, plus dangereux encore, de tous les vices civilisés qu'il a dû froler dans sa vie, n'ont fait que révéler et fixer les belles couleurs, les riches émaux de son âme espagnole.

Il est le fils d'un héros, d'un héros qui joua dans notre Iliade le rôle d'un Patrocle. Soldat sans tache, le général Garzón fut un lion dans la mêlée et, en même temps, un esprit de concorde et de sagesse, dans une armée turbulente.

Notre cher ami, messieurs, est le digne héritier de ces vertus traditionnelles. Sa personne évoque pour moi tout ce qui, dans la vieille Espagne, servait à signaler de loin le sang noble et l'honneur. Je crois voir parfois sur ses épaules le noir manteau de velours,

avec la croix de Saint-Jacques ou de Calatrava brodée sur le côté gauche, en soie rouge. Quand il marche, je rêve à la rumeur des éperons d'or des anciens chevaliers de Castille, et s'il porte aujourd'hui le monocle, c'est, sans doute, parce que ce morceau de cristal fait relever la tête avec le même geste hautain et imposant, que suscitait au visage la plume fantasque entourant le chapeau et retombant en arrière.

Né au seizième siècle, en Espagne, l'ardeur de son âme l'aurait poussé vers les aventures héroïques ; il aurait, alors, j'en suis sûr, découvert et conquis des Eldorados et des Florides ; mais comme il ne reste rien à découvrir aujourd'hui, — la cupidité humaine étant beaucoup plus vaste que le monde, — il décida de vous conquérir vous-mêmes, messieurs, pour la cause de l'Amérique latine : et cette entreprise, non sanglante, n'était pas, à mon avis, plus facile ni moins digne et féconde.

Nous sommes tous très contents, très fiers de son succès, et nous savons très bien que sa propagande n'égarera personne poussant l'épargne française vers nos pays.

Disons-le franchement, le capital français a toujours été chez nous inconstant et timide. Le français manque, à mon avis, dans les affaires, de la supériorité... de l'homme inférieur.

On se souvient trop peut-être ici de nos époques de crise et de violences. Mais on sait très bien que ces violences ont été partout le prix nécessaire de la paix et de l'ordre; je crois même que le Seigneur n'est arrivé à créer l'harmonie parfaite de l'Univers, qu'en se servant d'explosifs épouvantables, qu'on n'a pas encore découverts, heureusement.

Je devine, mon cher ami, votre pensée de cet instant : vous ne voulez pas que je dise seulement pour terminer : « Je lève mon verre a la santé de M. Garzón ! » Mais que j'ajoute aussi, et je le fais avec un grand

plaisir : « Je lève mon verre à la santé et au bonheur de M. Gaston Calmette et de tous vos collègues du *Figaro*, et surtout à la gloire de cette France, la nation la plus puissante de la terre, puisque la vraie mesure des choses, suivant l'expression de Pascal, est dans la pensée; de cette France, enfin, que nous aimons tous, ici, d'un amour enthousiaste et dont nous venons, pèlerins de l'art, recevoir sur notre front, le baiser de grâce et de lumière.

Presentación de cartas credenciales

Palacio del Elíseo, diciembre 30 de 1910

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de remettre à votre excellence les lettres par lesquelles le président de la République Argentine, son excellence M. Sáenz Peña m'accrédite en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement de la République Française.

Heureux et fier de la haute mission qui m'a été confiée et qui confond pour moi, dans un même devoir, mon amour de la patrie et mon amour pour la France, tous mes efforts, tendront à développer encore s'il est possible les rapports d'amitié, d'intérêts réciproques, et aussi les rélations intellectuelles qui existent si heureusement entre nos deux pays.

Je reconnais avec joie que la tâche m'est rendue singulièrement aisée grâce à la clair-

voyante activité de mon prédécesseur, et aux sentiments de franche cordialité dont le gouvernement de votre excellence vient de nous donner tout récemment un éloquent témoignage.

Le peuple argentin n'oubliera pas, monsieur le président, que c'est ici, dans la terre même de l'abnégation féconde, que l'on a accordé, au milieu de la sympathie populaire, et avec la participation du gouvernement de votre excellence, le plus éclatant hommage à la mémoire du général San Martín, le grand homme de notre émancipation, celui qui, après avoir assuré avec Bolívar la liberté de l'Amérique méridionale, s'est tourné instinctivement vers la France pour y finir une vie toute vouée à l'idéal et à l'héroïsme.

J'ose espérer, monsieur le président, que le bienveillant appui de votre excellence ne me fera pas défaut dans l'accomplissement de ma mission, et forme des vœux très sincères pour le bonheur personnel de votre excellence, et pour la gloire de la République Française.

En la inauguración del Pabellón de la República Argentina en la Exposición de Roubaix

Junio 9 de 1911

Mesdames,
Messieurs,

La République Argentine, invitée à s'associer à cette magnifique exposition du nord de la France, s'est empressée de témoigner son haut devoir d'amitié et de gratitude.

La ville charmante que nous venons de traverser, cette ville si prospère et dont on ne saurait dire, en vérité, comme les lys des champs : « qu'elle ne travaille ni ne file », prend chez nous tous les ans plus de la moitié de la laine utilisée par ses tissages.

Ces relations commerciales datent seulement d'un demi-siècle : il y a à peine cinquante ans, en effet, que les premiers Argonautes roubaisiens ont traversé la mer pour aller chercher en Argentine la toison de nos troupeaux. Esprits avisés, gens experts en matiè-

re de lainage, ils ont compris tout de suite que nos pampas, avec leurs innombrables moutons de belle race, deviendraient bientôt pour eux une Colchide nouvelle. A partir de ce moment, les plus grandes maisons de Roubaix-Tourcoing installèrent chez nous des entrepôts et des succursales. En même temps leurs prévoyants directeurs, pleins de foi en l'avenir de notre pays, achetaient des immeubles dans nos villes et de grands domaines dans nos campagnes.

Chaque année la ville de Roubaix-Tourcoing importe d'Argentine plus de 75 millions de kilogrammes de laine, et l'on peut évaluer aujourd'hui à des centaines de millions de francs les capitaux roubaisiens engagés dans nos affaires. Je dois encore ajouter que ces hardis industriels du nord de la France ne jouissent pas seulement chez nous du prestige attaché à leur grande puissance de labeur, mais aussi d'un renom très mérité de loyauté et de droiture et que nous pourrions assurément les appeler, dans le mode espagnol et pittoresque, les hidalgos du travail.

Le temps nous a été bien mesuré, messieurs, pour édifier ce pavillon et y disposer toutes choses. Aussi, est-ce faire, à mon avis, le meilleur éloge de l'intelligence et de l'activité des organisateurs, si bienveillamment aidés par les autorités locales, que de signaler tout simplement aujourd'hui, d'un geste étonné, ce palais charmant, bâti en si peu de jours et dans lequel, grâce à leur prestigieuse présentation, les graines les plus humbles prennent un aspect de pierreries.

A coup sûr, c'est une chose fort utile pour le développement des rapports industriels, qu'une manifestation de cette sorte où on expose amplement les produits d'un sol étranger; c'est aussi une chose belle, pleine de noble poésie. Voici des étalages, messieurs, qui auraient fait certainement la joie de Virgile. Et qui d'entre nous, n'est pas sensible au charme de ces graines, brunes, rouges, dorées, où sommeille la mystérieuse anxiété de la Nature. Un souffle, pour les disperser,

un peu de terre pour le recevoir, et tous ces petits riens deviendront, en quelques mois, des créatures épanouies et frémissantes.

Mais, pour nous, fils du pays lointain, qui envoie en France, les échantillons de ses récoltes, une émotion plus précise s'ajoute à cette poésie un peu trop générale, dont j'ai été tenté de murmurer l'églogue. C'est notre terre natale qui est ici représentée, dans tout ce qu'elle a de plus essentiel. Cet ensemble si ordonné, si méthodique exprime, en effet, d'une façon saisissante, la fécondité multiple et prodigieuse de notre pays, de ce pays, le seul, messieurs, qui contienne dans ses vastes frontières tous les climats du monde et auquel le Créateur s'est plu à donner, vous avez dû le remarquer sur la carte, la forme symbolique d'une corne d'abondance; de ce pays enfin, où, grâce à la richesse du sol, à la bénignité du climat et aux qualités de la race, on verra éclore, dans un avenir prochain, une grandeur nouvelle pour la latinité.

Et quelle joie pour nous, messieurs, que de pouvoir contempler ici, en terre de France,

cette expression frappante de notre vitalité et de notre travail. Vous connaissez très bien, mes chers compatriotes, les liens de toute sorte qui nous attachent si heureusement à ce pays généreux, l'importance grandissante de nos rapports réciproques, et combien nous lui devons, d'idées élevées et fécondes, dans l'organisation de notre société et dans la culture de notre esprit, ces idées de France, dont toute la terre est semée, graines ailées, graines voyageuses comme celles qui doivent à leur aigrette de légèreté et de grâce, de s'élever dans les airs et de parcourir le monde.

Et maintenant, j'adresse un remerciement à M. le Maire de Roubaix pour l'accueil si bienveillant qu'il vient de nous réserver; à M. le préfet la prière de porter au gouvernement de la République, le témoignage de notre reconnaissance.

Merci encore à M. le consul général Llobet, à messieurs les commissaires généraux Nelson et Ségard, à M. Girola, à tous les or-

ganisateurs enfin de ce beau pavillon que je suis heureux et fier d'inaugurer aujourd'hui au non du gouvernement de la République Argentine.

En ocasión del embarque de los despojos mortales del doctor José C. Paz

Boulogne-sur-Mer, junio 17 de 1912

Monsieur le Secrétaire général,
Monsieur le Maire,
Messieurs,

Pour ceux qui placent au-dessus de tout dans leur conception de la vie les sentiments chevaleresques, cette dépouille mortelle est une vraie relique de la loyauté, de l'honneur.

M. Paz avait, en effet, il faut le reconnaître, une âme loyale et courageuse, et sa grande énergie ne fut certainement que l'expression d'une ferme conscience, toujours excitée par l'idéal.

Le grand journal *La Prensa,* qu'il créa si modestement vers l'année 1870 et qui est depuis devenu un des plus puissants journaux du monde, est né d'une ardente et patriotique aspiration de jeunesse et je ne vois, dans l'extraordinaire développement de cette œuvre,

qu'un résultat direct de la volonté de puissance et de droiture de son fondateur.

C'est une des belles choses de cette vie que ces réussites grandioses qui viennent couronner parfois, avec le temps, l'audacieuse chimère désintéressée d'un jeune étudiant, riche seulement de rêverie et d'orgueil.

Ce n'est certainement pas l'occasion d'honorer les hautes qualités d'esprit et de cœur de M. Paz par un récit de sa longue vie toute pleine de philanthropie et de clairvoyance.

Ce drapeau qui enveloppe maintenant son cercueil, sous le rayonnement d'immortalité de notre grand héros San Martín, dans cette ville de Boulogne chère à notre patriotisme ; les paroles si touchantes qui viennent d'être prononcées, et enfin, cette garde d'honneur formée par des soldats français, ces soldats qu'on nous apprend à considérer dans nos écoles comme les fils aimés de la gloire, voici, messieurs, le plus bel hommage qu'on ait pu rendre à M. José C. Paz, l'ami enthousiaste de la France, grand patriote et lutteur sans reproche, dont la vie fut un exemple magni-

fique de cette mâle énergie créatrice de bien-être, de confiance, et, comme vient de dire l'illustre écrivain Jules Claretie : d'hygiène morale.

Je remercie le gouvernement de la République de ce nouveau signe d'amitié envers notre pays et me fais l'interprète de mon gouvernement en adressant l'expression de ma vive reconnaissance à monsieur le secrétaire général de la Préfecture, à M. le Maire, à monsieur le président de la Chambre de commerce, à M. Jules Claretie et à M. Victor Margueritte, pour l'hommage si éloquent qu'ils viennent de rendre à la mémoire de M. José C. Paz.

En el banquete ofrecido por el Comité « France-Amérique » en honor de la Embajada especial argentina

París, mayo 17 de 1913

Voici encore une belle manifestation d'amitié franco-argentine. A quel mouvement mystérieux et profond de sympathie obéissons-nous? Je crois qu'en dehors des relations politiques ou protocolaires, il n'y a pas aujourd'hui deux pays plus amis, plus vraiment amis, que la France et la jeune République que j'ai l'honneur de représenter parmi vous; deux pays qui soient poussés l'un vers l'autre par une attraction plus spontanée, plus cordiale, par une atraction plus riche en étincelles d'intelligence et de joie.

Certains diront peut-être que tout cela ne tient qu'à des raisons purement utilitaires; qu'il y a, d'un côté, une immense épargne disponible; de l'autre, une fabuleuse richesse en denrées nourrissantes.

Eh bien! c'est faux.

Le placement des capitaux français en Argentine prend de jour en jour une importance plus considérable, je suis ici pour le savoir, mais n'oublions pas qu'il y a là un phénomène, d'une date toute récente, qui n'est nullement en rapport avec l'énorme influence que vous exercez depuis longtemps sur nos idées, sur notre culture générale, sur nos aspirations. Cette fois, il faut en convenir, le livre a précédé l'argent, l'homme d'affaires a suivi le professeur. Voilà une méthode bien française et qui est tout à l'honneur de votre pays, messieurs.

Écoutez ceci : ce fut un français, M. Laroque, qui, le premier, dirigea, il y a plus d'un demi-siècle, ce fameux collège de Concepción del Uruguay où firent leurs études la plupart de ceux qui ont illustré, dans les derniers temps, la politique argentine. Le collège national de Buenos Aires, notre Sorbonne, fut fondé aussi par un français, M. Amédée Jacques, l'ami de Jules Simon et de Paul Ja-

net, avec lesquels il écrivit un *Traité de philosophie spiritualiste* où plusieurs générations argentines puisèrent une intense idéalité, qui est devenue maintenant pour nous fort opportune. Le lieutenant Bœuf était encore un français ; il fonda l'école de la Marine et l'observatoire de La Plata. Et, enfin, messieurs, c'est également un français qui dirige depuis trente ans notre Bibliothèque nationale, M. Paul Groussac, un toulousain — naturellement — merveilleux écrivain en langue espagnole et en langue française et dont le grand talent nourri et discipliné exerce sur toute notre vie intellectuelle une sorte de police despotique et salutaire.

.

J'ai cité au hasard et avec joie ces noms propres. Les noms propres d'ailleurs ont une grande qualité littéraire, ils abrègent les discours et sont parfois le meilleur raccourci de la pensée.

Il faut le dire bien haut, l'éclosion de notre prospérité dans ce qu'elle a de plus digne est

en grande partie un triomphe magnifique du génie civilisateur de la France. Votre lumière a éclairé et animé notre matin. Ah, oui! pour les idées grandes, pour les œuvres généreuses et fécondes, le génie français est une aurore toujours renaissante et c'est avec raison que votre race prit comme emblème le coq au chant animateur, l'oiseau irisé et fier que votre grand poète Edmond Rostand a si noblement exalté dans une des plus hautes conceptions de la poésie contemporaine.

Dès les premiers jours de notre vie indépendante, et à votre insu peut-être, nous avons reçu de vous la clarté et la chaleur de la pensé ; respiré avec véhémence les fleurs de votre culture, d'une souche toute latine ; écouté, suivi, admiré la parole, le geste, le cri de la France.

Pour nous, vous êtes les vrais héritiers de la Grèce dans le monde moderne. Jamais, à aucun moment de l'histoire, le don d'intelligence ne fut plus répandu et plus étonnant qu'il ne l'est à présent dans votre pays ; jamais la passion critique et dialectique ne

trouva pour s'exprimer un langage plus vif, plus spirituel, plus coloré. Aucun peuple ne fut jamais plus apte au jeu subtil de la raison et aux compréhensions les plus diverses de la science, de l'art et de la vie tout entière dans ses austérités et ses jouissances.

Quant à moi, je crois voir s'elever, au milieu de cette cité bienheureuse des esprits, une nouvelle incarnation de la Minerve antique, une Pallas lutécienne, au doux regard pensif et malicieux, armée de la lance héroïque, et portant toujours, sur son casque corinthien, l'aigrette, cette même aigrette étincelante qui signalait aux marins de la mer Égée l'emplacement d'Athènes, cette même aigrette de charme et de soleil qui ornait l'Acropole et qui servait surtout à tenter au loin la curiosité des voyageurs.

Oui ! la belle harmonie symbolisée par les attributs d'Athéna pacifique et guerrière, vous avez su la maintenir ici dans toute la sagesse et la noble mesure des forces dominatrices.

Admirable équilibre de joie et de travail, d'ordre et de fantaisie, de grâce et de puissan-

ce, de génie et d'héroïsme que nous voudrions reproduire un jour dans nos cités d'au delà l'océan, ruches nouvelles de la latinité. Car nous sommes aussi des latins, des latins espagnols ; nous n'aimons pas qu'on alourdisse la pensée par la force matérielle, nous n'aimons pas non plus que, comme les gens de Sybaris, on apprenne aux chevaux de guerre à danser au son de la flûte.

Je remercie l'éminent homme d'État, M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, ainsi que notre fidèle ami M. Baudin, ministre de la Marine, d'avoir bien voulu honorer de leur présence cette fête franco-argentine, et permettez-moi de boire avec vous au bonheur de mon cher compatriote, son excellence M. Láinez. Je salue en lui le travailleur infatigable, le parlementaire, l'écrivain. Sa vie est un bel exemple de courageuse activité, de zèle patriotique, de large semaille intellectuelle. En dehors de ses qualités d'homme politique, on reconnaîtra un jour en lui l'artiste qui,

mieux que tout autre, sut faire repousser à travers la culture cosmopolite, la souche authentique et vivace de notre génie national.

Je bois aussi au bonheur du président du Comité France-Amérique, le grand écrivain et le meneur d'idées incomparable, de M. Hanotaux, notre ami providentiel, capitaine intrépide de trois caravelles qui portent inscrit à leur proue : la Courageuse, la Pensive, la Courtoise.

Discurso pronunciado en el banquete mensual de la «Société des gens de lettres»

París, marzo 9 de 1914

Je vous remercie, monsieur [1], pour les nobles pensées que vous venez d'exprimer en l'honneur de mon pays et du président Sáenz Peña. Je vous remercie, également, en ma qualité d'homme de lettres, de tant de charmante et confraternelle injustice à mon égard.

En effet, monsieur, comme vous venez de le dire, le Parlement argentin, par une loi de l'année 1910, a reconnu aux œuvres étrangères littéraires et artistiques le droit de propriété que notre Constitution accordait déjà aux œuvres nationales. J'ai plaisir à rappeler ici que cette loi fut votée en présence de M. Georges Clémenceau. L'article dernier en a fixé le souvenir par un très juste et sympathique hommage. Il y est dit : « La présente loi sera désignée sous le nom de loi Clémen-

[1] M. Georges Lecomte.

ceau » ; ce qui vaut, je le pense, le plus beau des cachets de plomb ou de cire.

Avant la promulgation de cette disposition législative, on jouissait chez nous, en matière littéraire, d'un état paradisiaque, si je puis m'exprimer ainsi : hormis les œuvres indigènes rien n'était à personne, ce qui revient à dire que tout était à tout le monde, dans le vaste trésor de la littérature universelle. N'importe qui pouvait traduire et publier à son compte les productions d'un de vos poètes d'aujourd'hui, tout comme celles d'un poète grec de la dixième olympiade. On vous jouait du Lavedan, du Bernstein ou du Capus comme on aurait pu jouer les tragédies antiques ; ce n'était guère plus coûteux qu'Euripide ou Sophocle.

C'est grâce à cette coutume que nous avons pu rattrapper en peu de temps la vieille Europe dans sa culture lente et séculaire. C'était un régime excellent. Nous l'avons abandonné dans un souci de droiture, mais non sans un petit air ennuyé qui, somme toute, nous honore.

J'apprends que nos voisins, nos amis du Brésil, dont la haute culture se trouve si brillamment représentée ici, viennent de signer avec la France une convention par laquelle la propriété littéraire est mutuellement établie.

Il faut reconnaître, avec le Candide de Voltaire, que le Nouveau Monde est le meilleur des mondes possibles. Vous pourriez me répondre, il est vrai, que Candide risqua cette affirmation avant de débarquer a Buenos Aires, où, comme vous le savez, messieurs, le gouverneur de la ville lui enleva Cunégonde. Mais, lorsqu'il s'agit de cette propriété-là !...

Merci encore, monsieur Georges Lecomte, d'avoir bien voulu me convier à cette fête charmante d'une société qui, présidée par un homme de votre valeur intellectuelle et morale, réunit tant de brillants écrivains. Il est bon que ceux qui exercent le dur et prodigieux métier de tirer de leurs rêves cette chose impalpable, plus animée que la vie et plus

belle parfois que la nature, resserrent entre eux des liens de solidarité et de défense.

La gloire littéraire n'a jamais été plus dominatrice qu'aujourd'hui, mais, il faut en convenir, à aucun moment, elle ne fut plus mesquinement harcelée par le vulgaire.

« Ne pouvant pas l'aveindre, vengeons-nous à en mesdire », c'est le mot de Montaigne.

L'auréole de la sainteté a perdu son éclat, les couronnes martiales n'ont plus de champ ni d'aventure, et on dirait qu'il ne reste que les lauriers d'Apollon pour les apothéoses de la Renommée ; c'est pour cela, sans doute, qu'ils exaspèrent davantage l'envie et la médisance du monde. Toute petitesse est aujourd'hui permise contre la gloire d'un grand écrivain et, tandis qu'on rêve, qu'on aime, qu'on voyage selon les beaux livres, on poursuit leurs auteurs de je ne sais quelle vilaine inimitié, de je ne sais quelle antipathie caqueteuse et impitoyable.

Combien ne serait-il pas et plus juste et plus digne d'entourer d'une respectueuse gra-

titude la vie ou la mémoire de ces grands artistes, de ces êtres inspirés qui enchantent la route, qui peuvent devenir l'orgueil d'une race et sa verdeur immortelle et qui sont, peut-être, la plus grande raison des exploits de ce monde !

Homère, poète sans modestie, disait, déjà :

« Les dieux disposent des destinées et décident le triomphe ou la chute des hommes, afin que des générations futures puissent composer des poèmes et des hymnes. »

Je bois à la prospérité de la Société des gens de lettres et au bonheur personnel de son digne président, M. Georges Lecomte.

Je bois aussi, et de tout cœur, à la santé de M. Louis Barthou, qui nous honore de sa présence. Je lui dois, je tiens à le dire, une grande joie de l'esprit. Je viens de savourer, lors d'un récent séjour près du Béarn, aux bords du golfe de Gascogne, son livre magis-

tral sur Mirabeau. J'admire cette œuvre, où le document prend la palpitation de la vie et où l'imagination accentue et respecte, à la fois, le contour de la réalité.

Jamais la figure du grand orateur ne nous fut présentée d'une manière plus saisissante. Elle se détache, elle remue dans ce livre, elle est entourée d'atmosphère, comme dirait un peintre, j'ajouterais même qu'elle est entourée d'orage, qu'on sent déjà autour d'elle la tumultueuse, la terrible rumeur...

A M. Louis Barthou, à l'homme de lettres, au bibliophile, à l'illustre confrère.

Discurso pronunciado
en el banquete de «La critique littéraire»

París, mayo 26 de 1914

Monsieur le président [1],
Messieurs,

Lorsqu'il y a quelques jours, vous avez eu la bienveillance de m'inviter à présider ce banquet de « La critique littéraire », j'en ai trouvé l'honneur tellement au-dessus de mes pauvres mérites personnels, que je me suis mis à chercher quelque raison d'ordre général capable de justifier et de faciliter mon acceptation. On trouve toujours, en toute chose, une raison d'ordre général, et c'est le propre de la tentation, vous le savez, messieurs, d'être logicienne habile et flatteuse. Je me suis dit : Ces messieurs ont tous, certainement, le sens de l'opportunité puisqu'ils

[1] M. Francis Chevassu.

sont des critiques ; ils veulent, sans doute, exprimer par leur choix un sentiment qui les honore : l'hospitalité intellectuelle de la France et je ne saurais me soustraire au plaisir de leur servir de symbole.

Votre pays, messieurs, et en particulier votre radieuse capitale, pourraient se vanter de bien des choses, nous le savons : mais je crois qu'il faudrait toujours placer parmi leurs plus hautes vertus cette admirable hospitalité de l'esprit dont je viens de parler. Vous mettez, vous-mêmes, trop de naturel et de grâce dans votre accueil pour en calculer les bienfaits et les décrire ; mais si l'on pouvait réunir tout ceux qui viennent chez vous, libérer et fortifier leur inspiration, on entendrait, c'est certain, au milieu d'une clameur unanime de reconnaissance, plus d'un récit émouvant de rédemption et de triomphe.

Mais, hâtons-nous de le dire, pour ces esprits-là, Paris n'est pas dans les splendeurs matérielles de votre cité et beaucoup moins dans ses vaines jouissances, dont peut se passer toute âme altérée d'idéal ; Paris, pour

eux, c'est votre ambiance spirituelle, si propice à la respiration de la pensée ; Paris, pour eux, c'est votre fièvre dialectique, votre ironie impitoyable contre l'esprit de bêtise et de lourdeur, votre sensibilité enthousiaste pour toute œuvre géniale, d'où qu'elle vienne ; Paris, pour eux, c'est votre critique large, subtile, résonnante, imaginative et féconde, à son tour; enfin, messieurs, Paris, pour eux, c'est vous-mêmes.

Et quant aux vrais artistes qui luttent encore dans tous les coins du monde étouffés par les fausses gloires qui les étreignent, ou par les grosses jalousies de l'ignorance, ah ! je sais ce qui représente, dans leurs esprits affamés de justice, le signe de salut que leur envoie de loin votre déesse favorable, cette Pallas, cette Minerve lutécienne, comme je tiens à l'appeler, et que notre sympathie reconnaissante voudrait voir se dresser un jour, en marbre et en or, gracieuse et pensive, dans quelque lieu choisi de l'Ile de la Cité, entourée de myrtes et de platanes qui rappelleraient le jardin d'Académus, et placée de telle sorte

que les ondes de votre fleuve pussent porter sa magique irradiation aux grandes eaux universelles de la mer

L'observation de la vie des écrivains et des artistes m'a fait penser, bien des fois, messieurs, qu'il y a des drames aussi cruels que ceux qui affligent notre cœur ; ce sont les drames de l'intelligence, les souffrances d'une noble inspiration découragée ; seulement, comme ces souffrances sont unipersonnelles et qu'elles isolent plutôt qu'elles ne rapprochent, elles restent souvent ignorées du vulgaire et accumulent et couvent leur poison dans les cavités les plus secrètes de la conscience.

Contre ces douleurs il n'y a rien de comparable, paraît-il, à la drogue fine que vous offrez au pèlerin dans vos fioles rabelaisiennes : je veux parler des précieux excitants de votre esprit critique. Mais est-ce que cet esprit critique ne serait-il pas imprégné chez vous d'indulgence aveugle ou de douceur compatissante ? Non, certes ; et c'est justement parce qu'il est à l'ordinaire railleur ou dédaigneux

que ses rares consécrations gardent toujours et leur valeur et leur éclat.

Disons pour finir, messieurs, que dans ces derniers temps, la critique littéraire est devenue en France un art splendide. Aussi colorée, aussi inventive, aussi vivante que l'œuvre du romancier ou du poète, elle prend comme sujet, plutôt qu'elle n'analyse, les belles créations ; elle y promène sa jouissance, elle les entoure de nouvelles rêveries, elle les surpasse parfois en grâce, en inspiration, en profondeur. Jadis les cours de littérature ne décrétaient qu'un écrivain avait du génie que s'il avait composé un beau poème épique ; de nos jours nous allons jusqu'à reconnaître qu'il y a, au moins, autant de génie dans l'œuvre critique de M. Taine que dans *Le Roland furieux*, de l'Arioste.

Et que vous êtes déjà loin de la pétulance dépitée et affirmative ! Ayant fait le tour de toutes les idées et de toutes les fantaisies, votre critique goûte les genres de beauté les plus

contraires. Elle aime le précis et le vague, la polissure et l'âpreté, aspire avec la même allégresse le parfum du lys religieux que celui de la rose lascive, apprécie la grandeur de certains défauts et s'irrite souvent de la fadeur de certaines perfections. Je crois que les tapisseries de la Licorne du Musée de Cluny la rendent mélancolique. Elle sait regretter, devant ces figures ingénues et sublimes, la divine fraîcheur de l'imagination et se demande à elle-même si trop de raison et trop d'habilité ne dénoncent pas, en matière d'art, la stérilité et la vieillesse.

Il est certain que votre philosophie de l'art se colore et s'enrichit dans l'hésitation aux changeantes lueurs. Toujours méfiante de la sincérité des formules trop exclusives, elle n'oublie pas que « l'homme en tout et partout, selon le mot de Montaigne, n'est que rapiècement et bigarrure ». Enfin, messieurs, comment ne pas célébrer la supériorité d'une critique qui ne craint ni de flotter ni de fléchir, qui regarde la certitude comme le point mort de l'esprit, et reconnaît dans le doute la plus

excitante et féconde faculté de notre intelligence.

Il y a pas mal de gens qui prétendent, je le sais, que la critique est inutile, que l'art n'a que faire de ses confuses tracasseries, que le plus beaux chefs-d'œuvre furent composés lorsque la critique n'avait pas encore organisé ses tribunaux contradictoires ; eh bien ! messieurs, si, à tout ce que je viens de dire, il fallait ajouter que la critique est inutile, dans le sens positif du mot, ce ne serait qu'une raison de plus pour la placer parmi les plus belles choses de ce monde.

Permettez-moi, messieurs, de remercier tout particulièrement, des paroles si touchantes qu'il vient de m'adresser, votre président, M. Francis Chevassu, que j'aime en ami et considère, par la clarté vivace de son style et par sa riche et profonde fantaisie de penseur et d'artiste, l'un de vos meilleurs écrivains.

Je le remercie encore et vous remercie tous,

messieurs, d'avoir bien voulu me convier à cette réunion confraternelle.

Auteur au milieu de critiques, nouveau Daniel, sain et sauf, j'emporterai d'ici, je vous l'assure, une des plus heureuses satisfactions de ma vie littéraire.

Prefacio de « La lampe d'argile »

París, 1915

A Monsieur Maurice Barrès.

Mon cher ami,

Si vous n'étiez pas pour moi l'ami que vous êtes; si je ne vous connaissais que par votre œuvre, c'est encore à vous que j'aurais voulu dédier cet essai de drame païen et chrétien.

Fable impure et pure, à la fois, de vertige et de remords, de boue et de flamme, elle répond, par son côté mystiqué, à cette même angoisse pascalienne, si j'ose m'exprimer de la sorte, qui fait, à chaque page, le charme fiévreux et profond de vos écrits.

Mais je voudrais, aussi, que vous en acceptiez l'hommage en souvenir de ces deux belles journées d'Espagne et de France, où, guidé, sans doute, par la divinité tutélaire des voyageurs, il me fut donné de connaître,

en votre compagnie, deux impressions, toutes différentes l'une de l'autre, mais l'une et l'autre d'une rare et puissante lucidité.

Ce fut d'abord à Tolède, il y a déjà plus de douze ans, lorsque je parcourais le pays de mes ancêtres dans l'ambitieux dessein d'exprimer, en un seul livre, le passionnant clair-obscur de l'âme épique et monacale de l'Espagne. Toute chose prenait alors, autour de moi, une vie ensorcelée. Je savais qu'une nouvelle inspiration pouvait toujours jaillir du détail le plus fugace, d'un de ces petits riens infinis qui furent, parfois, la semence d'une œuvre immortelle.

Un radieux matin, après avoir parcouru pendant deux ou trois heures le vieux faubourg d'Antequeruela, aux blancheurs sarrasines, j'entrai — les yeux altérés de pénombre — dans l'obscure cathédrale. Rien ne vaut, vous le savez, par une journée de soleil aveuglant, la fraîcheur ténébreuse d'une église de Castille. A ce moment, de la chapelle Mo-

zarabe, un homme sortait. C'était vous. Je n'aurais pu souhaiter meilleure occasion de connaître l'auteur d'un ouvrage admirable que je venais de lire et relire. Quelques instants après, nous étions des amis, et nous parlions de mille choses, nous parlions du Sang, nous parlions de la Volupté, nous parlions de la Mort.

Ce soir même vous m'invitiez à visiter ensemble, sur l'autre rive du Tage, un endroit d'où l'on jouissait, selon vous, d'une vue prodigieuse sur Tolède.

Aurais-je jamais connu *la Ermita de la Virgen del Valle,* si je ne vous avais pas rencontré?

Le soleil se cachait derrière les ruines du château de San Servando. Penchés à une des fenêtres de la chapelle, au bord même du rocher vertical, nous voyions, à une profondeur effrayante, tel qu'on imagine un paysage d'outre-vie, l'eau triste du fleuve, ses rivages stériles, les écharpes de brouillard qui allongées et tordues par les souffles du ravin, paraissaient envelopper des âmes douloureu-

ses. Cependant, en face de nous, surmontant le roc, l'image claire de la cité vibrait à travers l'abîme, baignée dans le haut d'une somnolente lumière de rêverie. Les carreaux de l'Alcazar flamboyaient au loin d'une façon étrange et légendaire, comme s'il y avait à l'intérieur une fête de cour. Je me suis rappelé, en ce moment, que l'empereur Charles-Quint avait habité, dans toute sa gloire, ce palais mélancolique, et, saisi par le recueillement de l'heure, j'ai pensé, de toute la force de mon esprit, à la prodigieuse épopée de l'Espagne.

Tout à coup, les cloches de la ville sonnèrent l'Angélus. Ce fut comme les dernières voix exaltées d'un chœur de religieuses. Alors, évoqué sans doute par les esprits du fleuve, le fantôme impérial se dressa devant moi, tantôt précis, tantôt incertain, dans l'air quasi nocturne. Mais il portait maintenant la bure monacale, il portait le froc sombre du couvent d'Estrémadure.

J'ai toujours pensé que cette impression fut celle qui m'inspira la couleur que je de-

vais donner, enfin, à mon œuvre, la double couleur de gloire et de cendre.

D'ailleurs, vous avez aussi fixé dans *Le secret de Tolède*, en paroles d'une saisissante beauté, toute la poésie de ce soir au bord du Tage.

Tout récemment, lors de notre excursion en Lorraine, nous avons encore gravi ensemble, sous l'œil de l'ennemi, une autre colline d'où l'on dominait la corne du Bois-le-Prêtre et une large vallée, sillonnée, seulement, par les tranchées sablonneuses qui s'en allaient, en zigzag, vers la Seille.

Pour la deuxième fois, dans la rotation des âges — catacombes de Rome, tranchées de France — la terre maternelle a abrité et réconforté dans son sein entr'ouvert les apôtres du Christ et les sauveurs de l'Idéal dans le monde.

Pendant que les canons français répondaient, coup par coup, aux canons ennemis et que des fumées terribles fulminaient dans

l'air et sur le sol, vous m'avez expliqué, dans l'ivresse du péril, l'histoire du rocher où nous étions : bastion naturel qui, depuis les temps d'Attila, a dû subir toujours le premier choc des invasions successives et qu'aujourd'hui, hérissé de bouches de fer aux sifflements enflammés, fait penser à la tête de Méduse sur la poitrine de Minerve.

Je savais déjà comment se redresse la fierté de votre race au premier appel du sentiment patriotique ; mais c'est sur la colline de Mousson, en Lorraine, que j'ai connu, vraiment, la vivante image de la France guerrière, bravant l'envahisseur de son geste antique et farouche, tandis que, déjà, dans le creux de sa main tendue ver le monde, je voyais se dresser une Victoire augurale, la tunique collée à son corps et creusée comme une vague par les souffles de l'avenir.

J'aurais bien voulu vous dédier un travail moins indigne de vous et ces deux grandes impressions, qui orneront toujours mon ami-

tié d'un double enchantement; mais hélas! les temps ne sont plus aux œuvres achevées.

Ce poème dramatique, écrit dans une langue qui n'est pas la mienne — et dont les difficultés me déconcertent de plus en plus, à mesure que je l'approfondis — ne doit être regardé que comme un fragment de frise détaché d'une vaste architecture. D'aucuns n'y trouveront qu'un vain morceau de marbre; d'autres y verront, peut-être, tout le temple ruineux découpé dans l'azur, les colombes, le lierre, le serpent!

Discurso pronunciado en el banquete de los secretarios de las Embajadas de ambas Américas

París, Hotel Crillon, abril 2 de 1916

Je tiens tout d'abord à remercier vivement le secrétaire de la légation de Cuba, M. Tejedor, des paroles si amicales qu'il vient de prononcer à mon égard et, aussi, aux organisateurs de cette réunion, d'avoir bien voulu m'y convier et m'offrir ainsi l'occasion de les féliciter de vive voix, en compagnie de S. E. l'ambassadeur des États-Unis et de mes chers collègues d'Amérique.

En effet, messieurs, je connaissais déjà votre excellente idée de vous réunir, au moins une fois par mois, dans un dîner confraternel, et, lors d'une réunion préliminaire, je n'ai pas manqué, vous le savez, de vous exprimer ma grande sympathie pour un mouvement qui vous honore tous et par lequel vous ne ferez que resserrer encore les liens de cordialité clairvoyante qui unissent déjà toutes les républiques du Nouveau Monde.

Vous représentez aujourd'hui, messieurs, dans la capitale de la France, notre jeunesse diplomatique d'où sortiront demain, sans doute, des chefs de mission ou des dirigeants de la politique des nations respectives ; quoi de plus naturel, de plus louable, que vous ayiez ressenti tous, au milieu des événements actuels, la nécessité de vous rapprocher davantage les uns des autres, afin de vous communiquer vos idées, d'accorder vos sentiments et de lire ensemble, si je puis m'exprimer de la sorte, dans le livre vivant et terrible qui pose, à tout instant, devant nos yeux, les problèmes les plus graves et les plus angoissants de la vie politique et sociale ?

Je n'ignore pas, qu'il ne s'agit de votre part, que d'un mouvement modeste, tout simplement amical ; mais, je n'ignore pas non plus, que vous obéissez avant tout, à ces sentiments de cordialité et d'union qui brillent déjà, sur les pays d'au delà l'océan, comme les « étoiles nouvelles », dont parlait le poète Heredia, originaire de votre pays, monsieur.

Il faut reconnaître que si les jeunes nations

du Nouveau Monde, nées dans la largesse d'une nature splendide et dans l'heureuse ignorance des traditions séculaires d'hostilité et de rancune, avec leurs vastes frontières délimitées pour toujours, ayant constaté, à maintes reprises, la pleine efficacité du remède légal de l'arbitrage, et dont les différences de production ou d'intérêts matériels ne devraient être qu'un élément de plus à leur rapprochement et à leur bonheur, si ces jeunes nations, dis-je, n'étaient pas capables de réaliser une conception supérieure et harmonieuse de la vie internationale, elles auraient manqué par là, leur vraie mission dans le monde.

Nous pouvons, nous, par des raisons toutes particulières, réaliser cette conception supérieure et harmonieuse ; nous pouvons faire aboutir cette aspiration qui devait être l'essence de ce qu'on appelle la vie civilisée ; et, puisque nous le pouvons, nous en avons le devoir, envers nous et envers les autres.

Vous devez vous plaire, comme moi d'ailleurs, j'en suis sûr, à vous représenter souvent dans votre imagination l'instant sublime où le matelot Rodrigo de Triana, aperçoit le premier, après de longues journées de découragement et de souffrance, l'ombre matinale d'une île endormie dans la brume dorée de la mer, et réveille brusquement ses compagnons de voyage criant du haut du mât de misaine : « *¡ Tierra!* ». Et bien, messieurs, pour être dignes de cet instant prodigieux, pour lui donner encore une plus haute expression et lui garder toute sa grandeur, nous devons montrer que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, c'était vraiment une terre nouvelle, celle qui devait surgir pour la civilisation du providentiel mystère de la « Mer tenebreuse ».

Je vous engage, messieurs, à persévérer dans votre idée, avec une volonté digne de vous. Elle peut prendre dans le temps, cette idée une portée plus grande encore que celle

que ne saurait lui attribuer votre charmante modestie. On ne peut jamais prévoir d'ailleurs le sort de l'arbre que l'on sème.

Sachez, messieurs, pour le moment, être fidèles à votre propre inspiration.

Discurso

pronunciado en el banquete de despedida
ofrecido por la Embajada de Estados Unidos
y las legaciones de América

París, octubre 3 de 1916

Monsieur le président,
Messieurs,

Qu'il me soit permis, tout d'abord, de remercier particulièrement les illustres personnalités françaises qui ont bien voulu me faire l'honneur insigne d'assister à cette réunion amicale en des moments où de graves devoirs et même des peines profondes absorbent leur esprit.

Il ne m'appartient pas — humble témoin de l'œuvre immense qu'ils accomplissent — de parler ici de ce que l'histoire inscrit déjà dans ses pages éternelles.

Si les noms propres sont parfois le meilleur raccourci de la pensée, vous nommer, messieurs, serait dire que nous avons, ce soir parmi nous, l'idée, la volonté, le génie de la France.

Monsieur le ministre :

Les touchantes paroles qu'en votre nom et au nom de nos chers amis, vous venez de m'adresser, resteront toujours vivantes dans ma gratitude ; mais je dois dire pourtant que, malgré l'enivrante générosité de ces fleurs de fidèle amitié et de bonne courtoisie, je continue à me rappeler qu'à cette heure je ne représente ici autre chose qu'une sorte de signe occasionnel de notre grande aspiration collective. Je sais également que cette magnifique démonstration, à la veille de mon départ, dépasse ma modeste personne et honore, avant tout, et au delà de moi-même, la jeune nation du Nouveau Monde que j'ai représentée en France pendant plusieurs années, et qui saura reconnaître, croyez-le, messieurs, toute la noblesse et toute la portée de votre chevaleresque hommage.

J'ai mis, sans doute, une grande ténacité et beaucoup d'enthousiasme dans notre œuvre commune de constituer à Paris un groupe

diplomatique panaméricain, dont l'existence ne devient que trop compréhensible si l'on pense à notre communauté d'histoire et d'organisation politique et, aussi, à notre sentiment unanime de fraternité.

Voilà mon seul titre à tant de considération de votre part. Ceux qui sont au courant de la marche de cette idée et qui mettent au-dessus de tous les prestiges le rare chef-d'œuvre d'une amitié entière et loyale, sauront comprendre, je crois, votre mouvement et pardonner l'indigence de mes qualités personnelles.

Je n'ai pas l'intention de reprendre ici, dans ses détails, le passionnant sujet que l'ambassadeur des États-Unis, les ministres du Chili, du Brésil, de l'Équateur, de Cuba, de l'Uruguay et moi-même, nous avons tous développé, d'un égal enthousiasme, dans ces banquets charmants qu'organisent, chaque mois, ceux qui, étant les plus jeunes parmi nous, regardent vraisemblablement un horizon plus avancé, et savent franchir d'un gracieux élan, il faut le reconnaître, les obstacles

de la routine. Il suffit de dire, maintenant, que les paroles prononcées ont eu un grand retentissement dans nos pays respectifs, et que d'étroites amitiés sont nées entre nous, à la suite de ces réunions confraternelles. C'est, vraiment, un encourageant succès, et à mon avis, un des premiers signes annonciateurs d'une chose nouvelle qui palpite déjà dans les pays d'au delà l'océan et dont l'esprit soufflera, dans un avenir prochain, il faut l'espérer, ver les quatre vents de la terre.

J'appartiens peut-être à une espèce naïve, mais je crois fermement, je l'avoue, au triomphe définitif et universel de l'esprit pacifique. La guerre, en fin, tuera la guerre! C'est l'idée française. Mais, dans quelle terre assez forte et bénigne pourra-t-elle enraciner cette idée, fécondée aujourd'hui par le sang de tant de martyrs? Peut-être, et c'est notre grande aspiration, dans les jeunes pays du Nouveau Monde, dans ces jeunes pays qui fortifient chaque jour les moyens de conciliation et qui ont donné tant de fois l'exemple de soumettre à un bon juge les occasions de conflit, qui ne

sont les plus souvent, comme dissait Montaigne, que des « occasions grammairiennes ».

Mais reconnaissons maintenant que cette grande aspiration, dont je viens de parler, est née où elle devait naître et que nous la tenons, nous, du génie harmonieux de la France. Elle est née dans le pays humanitaire entre tous, dans le pays qui a payé tant de fois de son sang les plus grandes conquêtes historiques de la dignité humaine et qui, par sa grande révolution et ses guerres de liberté, a rendu possible l'organisation libérale de nos grandes démocraties.

C'est justement lorsque le vent souffle très fort, lorsque la tourmente l'agite, que la France aime à ouvrir sa main, toute grande, afin que ses graines, les meilleures, ne tombent pas seulement sur les sillons de sa glèbe, mais s'envolent aussi vers les champs les plus éloignés de la terre, dont il lui suffit de savoir qu'il y a des hommes qui labourent.

Je crois qu'aujourd'hui, surtout, pendant

que ses beaux drapeaux ruissellent de sang et de gloire; pendant que sa brûlante grandeur morale prend, aux yeux du monde entier, l'évidence du soleil; pendant que l'on croit voir déjà se placer sur la sublime Victoire de marbre, qu'elle garde au Louvre, la tête phrygienne de la France, la France rêve encore à son grand idéal de fraternité universelle, de paix universelle, sans félonie et sans fraude, à ce grand idéal qu'elle se préparait déjà à propager dans le monde, et qu'elle dut abandonner, tout dernièrement, forcée par la nécessité et par l'honneur, lorsque les voix de la muraille, comme au saisissant passage de la Bible, crièrent de nouveau : Sennachérib ! et qu'elle reçut dans l'ombre, d'une main invisible, l'epée de feu de l'ange nocturne, de l'ange exterminateur.

Des jours radieux luiront bientôt pour la France, et son âme essentiellement religieuse, puisque ses plus brusques rébellions ne sont, les plus souvent, que rage d'apôtre et imprécations d'Évangile, reviendra, de nouveau, à l'humanitaire espérance.

Mais, il faut d'abord, dans l'intérêt de tous, que les « douze travaux » de l'héroïsme s'accomplissent, jusqu'au dernier ; il faut, et c'est pour moi le sens le plus profond de la lutte actuelle, que dans toutes les pensées, dans toutes les consciences, une philosophie triomphe sur une autre philosophie ; le génie de l'Acropole sur les génies monstrueux de la force ; l'esprit de Sagesse sur l'esprit de Fureur.

Merci encore, mes chers, mes généreux amis.

Discurso de despedida en el banquete ofrecido por el Senado y la Cámara de Diputados de Francia

París, octubre 14 de 1916

Cette émouvante manifestation, les généreuses paroles qu'on vient de m'adresser, les propos charmants et subtils qui se sont échangés autour de moi, entre mes voisins de table, et qui me faisaient penser tout à l'heure à ces banquets philosophiques, à ces banquets aux couronnes de lierre que célébraient les anciens; en fin, messieurs, toute cette atmosphère de noble cordialité, de haute et fine intelligence française, me charme, me touche, m'honore grandement; mais tout cela aussi, — pourquoi ne pas le dire? — ajoute à la mélancolie, à la tristesse de mon départ.

Je sais, messieurs, ce que je quitte en quittant aujourd'hui la France; et ce n'est pas d'un esprit insouciant, je vous l'assure, que je m'éloignerai, dans quelques heures, de

cette ville, en des moments si solennels et si glorieux pour votre pays et après un séjour de neuf ans, de neuf ans qui comptent dans ma vie comme les plus décisifs et pour mes idées et pour mes affections.

Il y a un vieux proverbe arabe qui dit: « Au moment du départ méfie toi des amours qui tombent de l'étrier ». Oui, les vrais sentiments craignent les adieux. A ma place, l'homme sage et sensible imiterait toujours ce que font ces vrais amis, qui, à la veille d'une grande séparation, se disent: « A demain, à demain », sachant bien qu'ils se mentent, tendrement, l'un a l'autre. Qu'on veuille me perdonner de n'avoir pas su partir de la sorte. Je ne pouvais pas le faire. Je viens d'être le représentant officiel d'un pays et je me devais encore aux paroles diplomatiques, aux déclarations objectives, d'intérêt général. De plus, par un hasard qui m'étonne moi-même, je suis devenu peut-être un homme utile. C'est, d'ailleurs, l'un des tours les plus inattendus que la vie puisse jouer à un poète. Il nous arrive parfois, en ce mon-

de, qu'une chose qui était tout à fait en dehors de notre vraie vocation, de notre formation ou de notre déformation d'esprit, et qu'on accepte un jour d'un cœur ondoyant et léger devient peu à peu, si on ne sait pas s'en détacher, la préoccupation principale et la plus tyrannique de notre existence. Il ne faut pas s'en étonner. Pièges de la vie, pièges de la nature! C'est toujours la même malice suprême qui met la graine dans le fruit, la procréation dans l'amour, le devoir dans le caprice ou l'ambition.

Mon long séjour parmi vous, la mission diplomatique que je viens de remplir, mes nombreuses amitiés françaises, dans les plus hauts milieux de la politique et de la littérature, et, d'autre part, la nationalité argentine et mes bonnes relations avec les personnalités les plus remarquables de l'Amérique hispano-lusitaine, font de moi, aujourd'hui, un homme fort bien placé pour travailler, chaque jour d'une manière plus efficace, au rapprochement de la France avec nos jeunes républiques. Mais permettez que je me pose à

moi-même une question en votre présence. Une fois loin de vous, serai-je fidèle à mes sentiments d'amour et d'admiration pour votre pays, serai-je fidèle à ma profonde gratitude? Oui, messieurs, je le serai. Ces sentiments que je porte depuis longtemps au centre de l'âme, et qui sont parmi les sources les plus fécondes et les plus musicales de ma vie intérieure, ne peuvent que s'aviver encore dans l'absence.

Je serai en Argentine votre ami enthousiaste et véridique, votre témoin de la paix et de la guerre. J'y saurai dire, je crois, les gloires paisibles de votre vie austère et travailleuse avant la terrible agression. J'y saurai dire les heures de joie spirituelle que j'ai connues dans votre pays; ces heures qui m'apportaient l'une après l'autre, comme des belles canéphores, les fleurs et les fruits les plus rares de votre culture merveilleuse; puis je raconterai, chapitre par chapitre, la lutte sanglante et sublime de votre peuple pendant

la guerre ; je dirai, messieurs les sénateurs, messieurs les députés, l'exemple admirable d'union et de patriotisme de votre Parlement aux séances immortelles dont je garde encore la profonde émotion ; et je dirai, enfin, la gloire de votre armée, cette gloire sans tache, toute abnégation, bravoure, modestie, cette gloire qui semble déjà s'allumer dans l'éternité, ainsi qu'une étoile qui serait faite de tous les derniers regards des héros morts pour la France.

Il y a quelques jours, M. Briand me disait : « Nous regrettons sincèrement votre départ, mais nous éprouverons une satisfaction égoïste et patriotique, à vous savoir là-bas ». Je vous prie, messieurs, de faire confiance à la confiance du président du Conseil.

En el banquete de bienvenida en el Jockey Club

Buenos Aires, noviembre 30 de 1916

Inmensa, indescriptible era ya para mí la sola dicha de hallarme de nuevo en mi querida patria, después de tan larga ausencia. Vuestra generosa manifestación, las amables y bellísimas palabras que acabo de escuchar, y en fin, todo este noble sahumerio de cortesía y de amistad, que habéis querido encender en mi honor, colma ahora mi ventura, embriaga mi ser y hace de este momento uno de los más gratos y conmovedores de mi vida.

Cuando, a pesar de los benévolos homenajes forasteros, acaso tan inmerecidos, como grandiosos, creíame yo completamente olvidado en mi propia tierra, he aquí que surge, a mi regreso, gracias a vosotros, señores, inesperada, magnífica, nueva ilusión, nueva confianza!

Me atrevo a decir que la misma indigencia

de mis dotes personales, antes aumenta que disminuye la expresión y el relieve de vuestro homenaje. Bien se echa de ver que no necesitáis vosotros de grandes ocasiones para probar que aún palpitan en el alma argentina el respeto y el amor de las cosas del espíritu, y que se encuentran en nuestro país, hogaño como antaño, desinteresados y leales caballeros capaces de honrar a un compatriota que no es hombre político, y que no puede por lo tanto, dar ni quitar, y cuyos actos y palabras muestran a las claras su impaciente anhelo de volver a vivir en el religioso egoísmo de la meditación y del arte.

Días son estos, para mí, de profundas emociones, de sorpresas magníficas, de afanes innumerables, días, en fin, de aturdimiento. Mi espíritu, como vaso allegado al agua de torrencial corriente, no logra serenar, ni tampoco guardar lo que recoge. Cada nueva onda, quita lo que la otra vertió, y huye ligera. Imposible concretar impresión alguna. No obstante, como si se tratara de esas ideas que más bien se respiran que se piensan, he creído

notar, desde luego, algo muy nuevo y halagüeño en nuestros hábitos.

Yo había pensado siempre, perdonad la franqueza, que nuestra sociedad era un tanto bravía. ¿No os parece a vosotros mismos que hay ahora un concepto más inteligente del arte de vivir, más benignidad, y un no sé qué de elegante y varonil cortesanía en el trato recíproco, todo ello, dichosamente amenizado por ese culto del donaire que nos viene a la vez, de la sangre y de los libros, de la gracia tradicional andaluza y de la sabia ironía de los escritores de Francia? Me dicen todos, que ya, sólo priva algo así, como un saludable deporte del ingenio. El mote feliz es como el tiro certero y el que anda a la busca de cuentos sensacionales no acusa en ello mayor malignidad que la que pone el pescador en su paciencia. En fin, señores, que hemos pasado a la caza y a la pesca y que no necesitamos ya comernos los unos a los otros.

Después de mucho filosofar sobre cuitas propias y ajenas, después de ver mucho mundo y haber presenciado de cerca la más descomunal tragedia que vieron los siglos, como diría nuestro Cervantes, con un poquitín del saber de Ulises, y otro poquitín de luces sagradas y profanas, he llegado a convencerme, de que los hombres modernos, estamos cada día más lejos de resolver el problema de la dicha.

Predomina ahora una manera de gentes que todo lo espera de las cosas exteriores, olvidando que la felicidad y la desgracia dependen, ante todo, de nuestra vida interior, de nuestras ideas y de nuestros sentimientos. Nada repercute en esa vida interior como el trato con nuestros semejantes. Algo de esto se le alcanzaba al desengañado autor de la Imitación de Cristo. Los hombres sufren con mayor entereza un revés en sus negocios, que ciertos resquemores del orgullo y de la honra.

Adelantadas estaban, sin duda — permítaseme esta descosida digresión, — adelantadas y opulentas, las naciones que tan admi-

rablemente se destrozan ahora unas a otras con sus prodigiosas maquinarias; sólo que nadie se acordaba en ellas de los progresos impalpables, de esos que pudieran llamarse progresos del alma, progresos del corazón. « Hay que ser duros, la compasión es un crimen », decían, a una, profesores y soldados. Ya sabéis cuál ha sido el fruto de esas revelaciones.

Pero, hablemos de nosotros. Nos ha tocado nacer, señores, en un país de alegría, en un país de égloga. La tierra brinda por doquier su fácil fecundidad, el aire pide cantares. ¡Quiera el cielo dejarnos aún por largo tiempo nuestra existencia de pastores! Hagamos resonar el suelo, según el compás antiguo de los sistros, y cantemos la embriaguez de la vida con los brazos manchados de mosto, pero no de sangre; y sobre todo, no nos enturbiemos, unos a otros, las virgilianas fuentes, habitadas, acaso, por esas divinidades favorables, pero asustadizas, que no vuelven nunca al sitio que dejaron.

Hay, también para nosotros, hoy día, nuevas razones de júbilo. Nuestra patria, poblada sobre todo, por gentes del Mediterráneo, puede ahora concebir mayores esperanzas, y confiar más que nunca en la energía de su genio guerrero y pacífico. Parece que no era del todo cierto, aquello de que nuestras razas latinas estuviesen tan amilanadas y caducas, y a punto de ser sojuzgadas por otra raza más varonil, más inteligente y laboriosa. No creo ofender a nadie, al decir que lo que más resalta en la actual contienda europea, es el magnífico verdor físico y moral de la raza latina. El pueblo francés, que muchos creían en decadencia, da ahora muestras de un brío sobrehumano, y de todas las virtudes de un alma lozana y superior. ¿Puede concebirse mayor energía en la lucha, mayor pureza en el sacrificio? Yo sé ahora, hasta dónde puede llegar el heroísmo del hombre, gracias a los soldados franceses. Los que pelean son verdaderos leones, y en los ojos de los que caen por la patria brilla la sonrisa de los mártires.

Digamos ahora que la batalla del Marne,

uno de los instantes más decisivos en los anales del mundo, fué, de parte de Francia, proeza esencialmente latina. Todo se debió al súbito despertar, en el momento preciso, de las cualidades eternas de la raza. Dijérase que ese día, el general en jefe vió junto a sí la sombra de una victoria antigua que le indicaba el sitio supremo, al desatar su sandalia. Allí se jugaba y se salvó nuestra herencia de Grecia y de Roma. Abatida Francia en aquella jornada, nosotros mismos hubiésemos juzgado que la decrepitud de la raza latina era innegable, y que había llegado el momento de doblar la cerviz, y de aceptar la curatela del más fuerte, con todas las tristezas de un ilotismo sin esperanzas.

Ahora bien, cuando se divulguen los pormenores del actual esfuerzo italiano, no habrá quien no admire la entereza de ese pueblo esencialmente latino. Otras guerras habrá tan sangrientas, ninguna que dé más alta idea de la audacia y del ingenio del hombre.

Es muy conocido de mis amigos de Europa y de América ese mi apasionado amor por

nuestra madre patria y ese orgullo que crece por días, de mi origen español. Soy de los que piensan que jamás nación alguna podrá sobrepujar las glorias espirituales y heroicas de España ; y no cabe duda que mi pobre entendimiento se siente menos estéril así que le exaltan esa altivez y ese culto.

Sin embargo, perdonadme una expansión harto ingenua ; en estos días, al pensar en la nueva gloria de Italia, enorgulléceme sobremanera, recordar que un amor lejano mezcló, en mi ascendencia, a la sangre española, un poco de sangre florentina, como aquella gotas de oro que se agregaban antiguamente al metal de las campanas, para que sonasen mejor. ¡ Bienvenido sea en mi humilde condición, ese oro espiritual, ese oro platónico de las riberas del Arno, en que algunos veían un reflejo de los rubios cabellos de la diosa Anadiomena, y que iluminará siempre las más altas cimas de la inspiración humana, del mismo modo, que el valor de los hijos de toda Italia, baña en sangre, hoy día, otras cumbres que serán, eternamente,

el mejor monumento y la más digna memoria de tanta intrepidez y de tanto heroismo!

Permitidme señores, que al daros las gracias con toda mi alma por esta caballeresca señal de amistad, brinde por la fortaleza y por la gloria del alma latina de nuestra patria.

Discurso

pronunciado en la Plaza del Congreso

Buenos Aires, julio 15 de 1918

Subo por primera vez en mi vida, sacando fuerzas de flaqueza, y creyendo cumplir con patriótico deber, a la tribuna del pueblo; y os pido a todos me permitáis que comience por dirigirme a los organizadores de esta manifestación, a la juventud estudiosa, a su conciencia, a su calor, a su idealismo.

No espere nadie, pues, que hablen ahora por mis labios las ofuscadas pasiones del momento. Tierra sagrada es en todas partes el alma de la juventud.

Despójome, al hablaros, ¡ oh jóvenes compatriotas ! del recuerdo de mis amigos de Francia y aun del amor que me ha inspirado siempre aquella tierra afable y armoniosa; despójome asimismo de mi gratitud espiritual, túnica inconsútil y fuerte, por decirlo así, que no puedo desgarrar pero sí dejar que caiga a mis pies, por un momento.

¡Oh estudiantes! ¡Qué libro el que abre, ahora, ante vuestros ojos, la guerra presente! Tiene también ese libro charnelas de hierro, letras de luto y de sangre, como los cantorales de antaño; estallan, aquí y allí, gritos de dolor, confundidos con las notas tremendas del *Dies irae;* pero en cambio, hallaréis en sus páginas himnos de fraternidad, salmo de esperanza.

A vosotros corresponde meditar con toda la fuerza de vuestro entendimiento cada línea, cada vocablo.

Otros pueden atender, tan sólo, a la ventaja propincua, a la impresión del instante; pero aquellos que como vosotros siguen el oficio de pensar y comprender, aquellos que traen en su aliento el porvenir de la patria, tienen el deber de escudriñar el sentido trascendental de los hechos, extraer su más vasta enseñanza, separar, con la hoja cortante de su rectitud varonil, la verdad de la mentira, la justicia de la iniquidad, la honra de la deshonra, porque ellos serán los segadores, en días no lejanos, y hallarán entreverados el

trigo y el abrojo, sobre los surcos del dolor y el riego de tantísima sangre.

Estáis en la edad ardorosa en que la arrogancia es casi un deber y la sed inextinguible la mayor virtud del espíritu. Decid a vuestros compañeros vacilantes que sería en ellos poco airoso no querer fijar sus ideas en estas graves circunstancias y que la duda no les es permitida sino a condición de llegar por ella, cuanto antes, a una creencia más firme. Decidles, en fin, que el momento apremia y que la convicción y el entusiasmo fueron siempre la espuela y el orgullo del estudiante.

Y, por ventura, ¿hay todavía motivos de vacilación?

Cuando esta guerra comenzara, todos nos preguntábamos cuál sería el secreto de la esfinge, qué traería en sus entrañas la bestia escarlata y diforme. Ya llegaba el enemigo a las puertas de París, y sus hombres de pensamiento, como el coro de la tragedia antigua, seguían meditando en alta voz. La Minerva

protectora blandía su lanza y se apercibía para el combate; pero sus pensativos ojos no perdieron, ni un momento, su fijeza, ni tampoco, justo es decirlo, su claridad augural. Se daban, empero, explicaciones muy diversas. Se hablaba del camino de Oriente, de los tratados de comercio, del dominio del mar, del hierro de Lorena, de la tonante dominación de Germania. Las divinidades de la vieja Europa resucitaban : Marte, Vulcano, Mercurio, Neptuno, Thor, las Walkirias. Tres años después, un hombre de América, un hombre a quien la profundidad de conciencia hízole llegar a las fuentes de la inspiración y del genio, exclama por fin : Esta guerra no es más que la lucha de la dignidad humana, la lucha de la democracia contra las fuerzas humillantes del absolutismo, esta guerra es nuestra guerra, guerra del porvenir contra el pasado, guerra de los altos ideales contra los instintos rapaces ; y olvidando todo bajo interés, todo cálculo menguado, digno jefe de un pueblo que no ha perdido su alma, lanza a la lid la bandera de Washing-

ton, lanza las estrellas contra las águilas.

Es la misión de América, y nos honran por igual a todos los hijos del Nuevo Mundo las palabras de Wilson acerca de la liberación del pueblo alemán; palabras que hacen pensar en el más admirable pasaje, a mi ver, del libro de nuestro Cervantes, aquel en que el hidalgo castellano pone en libertad a los galeotes; y no faltaron tampoco en este caso los insultos y las piedras con que quisieron pagarle la magnánima intención otros Ginesillos de Pasamonte encariñados, al parecer, con el corbacho y las cadenas.

Ya se echa de ver, por esta entusiasta manifestación del 14 de Julio, que el pensamiento de Wilson es para vosotros la explicación suprema. En efecto, la gloriosa fecha que Francia republicana considera como el símbolo más elocuente y más plástico de su filosofía democrática y de su acción redentora toma en los actuales momentos expresión universal y formidable. Los personajes y la escena han cambiado, las dimensiones son inmensamente mayores; pero el asunto de la

epopeya es el mismo. Ya no es la Bastilla, es Alemania; ya no es el pueblo de París, es toda la humanidad civilizada sedienta de fraternidad y de justicia.

De una parte la nación fortaleza, con sus almenas anacrónicas, su ley de terror, sus tinieblas y sus hierros; del otro las naciones libres que quieren abatir sus muros feudales y poner en su sitio la columna de Julio.

Y es Francia, otra vez, la que alza el pendón de los pueblos, la que vierte la primera sangre, la que arranca la primera llave y parte sobre su rodilla la primera alabarda. Saludémosla ahora, con nuestros vítores de hombres libres, desde este foro republicano, desde estas rostras populares y gritemos todos a una: ¡Viva Francia!

Ahora bien: para el que no es hombre de acción, para el que suele mirar las cosas de este mundo como si habitara en lo alto de una montaña, el actual conflicto encierra un sentido más elemental, pero más profundo y per-

manente. Tápase los oídos por momentos y murmura para sí: « ¡Caín y Abel! ¡Caín y Abel! Es esto y nada más. Todo vuelve a su principio, como el árbol a su semilla, ¡oh hijos del bien y del mal! » Ahí está para él la gravedad de la contienda. No se juegan sólo complicados intereses, se juegan sentimientos primordiales.

Poco importaría a la dicha de los pueblos una discusión de límites o de formas de gobierno y mucho menos el orgullo sangriento de las banderas, si todo ello no llevase aparejado, como en el caso presente, la lucha de dos filosofías y el peligro de que una concepción satánica predomine sobre una concepción cada vez más pura, trayendo un retroceso de dos mil años en las aspiraciones humanitarias del mundo cristianizado.

De aquí que en este caso los medios sean lo principal y puedan olvidarse los objetivos. La intención del malhechor la dicen sus herramientas. ¿Qué ha hecho el militarismo de Prusia con el pueblo alemán? Todos sabemos por relatos o lecturas lo que era el hombre

de ese pueblo a mediados del pasado siglo. Era, entonces, el alemán un hombre de natural sensible y candoroso, dado al ensueño, adorador de la naturaleza, con algo siempre de músico y botánico, compasivo con las bestias y aun con los hombres, cantor de la luna y de las ninfas de su río legendario. En una palabra, el tedesco de aquellos tiempos era el más dulce y estimable de los hombres. Quedan todavía en nuestro país muchos hermosos ejemplares de aquella especie muy anterior al actual diluvio de sangre.

El furor prusiano encontró naturalmente que no era posible con súbditos de tan dulce calaña realizar su obra de dominación. Urgía convertir al blando soñador en hombre de presa. Federico II había redactado el cínico decálogo. Los profesores se ofrecieron buenamente. La universidad se puso al servicio del cuartel. Se trataba de sofocar en cada alemán, desde la infancia, todo ímpetu de rebeldía, todo sentimiento de compasión, inyectarle en cambio el virus del odio y del orgullo, disciplinar el mal, organizar el terror, preparar en

la retorta del humanitario Fausto, explosivos de cataclismo y gases de muerte, endemoniar la ciencia. Cristo era el enemigo; pero ahí estaban los filósofos para minar los cimientos de la fe y escarnecer los preceptos del Evangelio. El más brillante de todos exclama textualmente: « No hay nada tan depresivo y abyecto como la compasión cristiana. » « El cristianismo es la inmortal deshonra de la humanidad. » « No comprendo cómo un alemán puede sentirse cristiano. »

No sería justo culpar demasiado a un pueblo que ha sido sometido a semejante régimen. Prusia ha querido hacer del dulce pueblo germano un monstruo artificial, enseñándole los movimientos sinuosos del tigre, pintándole de rojo las garras y la pelleja de fascinadoras manchas felinas. Se debía paralizar a la presa por medio del espanto antes de atacarla. Observación de naturalistas: ¡ método, ciencia, progreso!

Todo fué medido, calculado, previsto, excepto, felizmente, los misterios del mundo moral. La electricidad y la química hicieron

prodigios; pero se les olvidó estudiar la chispa divina del espíritu y las reacciones del corazón.

La refinada nación que ellos dieron por vencida de antemano, la que había sido hasta entonces sabroso huerto en que revivían las flores de Atenas y de Roma, templo ideal en que se guardaban los vasos puros del saber y del arte, bajo el lema de la fraternidad humana, ante la feroz agresión, abandona sus gracias apacibles, mata su ironía, arroja lejos su carátula de escepticismo y ofrece, de súbito, sobrehumano ejemplo de austera y viril abnegación y la sorpresa de la más admirable de las victorias, si se atiende sobre todo a sus consecuencias y no al vano ajedrez de los especialistas.

La doncella de Orléans, Juana de Arco, es el verdadero emblema de Francia en esta guerra de liberación. Sólo la necesidad la hace abandonar la aldea y su campiña para ajustarse su armadura. Voces celestiales la dicen su deber y el ideal patriótico se confunde en su corazón con el místico transporte de

la oración crepuscular ; y otra vez la catedral de Reims vuelve a ser el salmo de piedra de la patria herida y vencedora.

No Alemania, la Alemania idealista y profunda, no la tierra de Goethe y de Wagner — ¡ semidioses ! — pero sí el genio funesto de su militarismo, tiene también su símbolo en esta lucha, y, cosa sorprendente, es otra doncella. Me refiero al famoso instrumento de suplicio, en forma de mujer, erizado en su interior de espantosas púas, que se conserva en la vieja torre del castillo de Nuremberg, y que el pueblo llama : « *Eiserne Jungfrau* ». *La doncella de hierro.*

La guerra presente es el combate de esas dos doncellas. El juicio de Dios entre la doncella de Orléans y la doncella de Nuremberg.

Acabo de hablar del genio funesto del militarismo, y me tarda declarar que nada hay para mí tan respetable como la carrera de las armas, cuando ella responde a sus ideales verdaderos de nobleza moral y de generosa

abnegación. Nuestro ejército se ha ajustado siempre a esos principios, y son honra hoy día de la patria su afanosa labor y su impecable cultura. Y qué mucho que así sea si tiene en su propia tradición el dechado de las más altas facultades y virtudes del hombre de guerra: José de San Martín. Basta su nombre. Recorred la historia militar de todos los tiempos, y no hallaréis más sublime ejemplo de soldado. El mismo espíritu de organización de que hoy tanto se alardea no le era, me parece, desconocido. Para él la guerra, no fué el goce de vencer por vencer, como lo fué para tantos famosos capitanes, ni mucho menos la insana aventura del bandolerismo colectivo, sino un medio terrible, santificado por el propósito. ¡ Y qué propósito ! La patria redimida corriendo a libertar a las naciones hermanas. Dicen hoy, algunos, que la guerra tiene que ser despiadada y no puede hacerse con ángeles. Angel no fué San Martín ; pero tampoco demonio. Arcángel fué, acaso, por las alas de su pensamiento generoso y su espada justiciera, espada que devolvió a su pueblo, así

que hubo rematado su obra, apartando, a la vez, de su frente, la corona de César.

Se le acusó, no obstante, acerbamente, en su vida. Los espíritus prácticos de entonces, el mostrador y la covachuela, le reprocharon la locura de habernos dejado sin ejército para irse a libertar a otros pueblos con nuestras armas. ¡ Bendita locura, que ha fijado para siempre en la historia nuestra personalidad moral, de suerte que el paso de los Andes es como el cuño de cada alma argentina ! Somos el pueblo para el cual no existieron ni existen obstáculos ni fronteras cuando se trata de salvar una idea justa y grande.

Ya sé que al escuchar estas palabras una inquietud asalta vuestra conciencia. ¿ Somos siempre, os preguntáis, el pueblo para el cual... ? ¡ Ah !

Nuestros antepasados nada debían a las naciones por las cuales todo lo arriesgaron. Nosotros, además del abstracto sentimiento de justicia, tenemos una inmensa deuda de

gratitud, no sólo con Francia, sino también con Italia y con Inglaterra.

Inglaterra pudo ser con nosotros egoísta y fué siempre maternal, pudo ponernos grillos y diónos alas, pudo tantas veces desengañarse y tuvo siempre confianza. Cuando nosotros decíamos : « Estamos exhaustos», ella nos tendía la mano ; cuando decíamos : « Estamos perdidos ! », ella contestaba : « El porvenir es vuestro. Adelante. » A ella debemos el nervio y la arteria de nuestro empuje vital y discretas y respetuosas lecciones de seriedad y de orden.

¡ Oh ! ¡ y tú, Italia ! ¡ A muchos nos basta con tu sólo nombre, nos basta con recordar que eres tú, Italia, la fuente sagrada de nuestra inspiración latina y que el pecho heroico de tu hijos forma ahora muro vivo y defiende contra la furia extranjera a tus admirables ciudades, que son el más bello adorno de la tierra y la voz cantante del pasado entre monásticos cipreses y la gracia pagana de tus viñas y tus olivos !

¿ Pero no son, por ventura, tus hijos, ¡ oh,

Italia ! los que han cambiado nuestras soledades en opimas tierras, los que edifican alegremente nuestras moradas, como Apolo con su cítara, al son de sus cantos; no son tus hijos los que al mezclar su sangre con la nuestra nos traen el augurio de un nuevo renacimiento del genio latino en esta tierra americana? ¿Y no eres tú, en fin, para decirlo todo de una vez, la nación que ayer, cuando se trató para la Argentina de grave y doloroso conflicto, no quiso ser neutral?

¡Ah! ¡Quiera Dios que nuestra flaqueza de ánimo, quiera Dios que nuestra falta de equidad, de gratitud y de acierto, no nos haga seguir la mala ventura de esos náufragos que se ahogan a la larga, hundidos por el peso de la talega de que no quisieron desprenderse!

Francia, Italia, Inglaterra, Bélgica mártir, Rusia libre, los Estados Unidos, digna patria, ayer como hoy, de Washington y de Lincoln; y vosotros, hermanos del Brasil, escuchad el clamor de esta inmensa multitud.

¡ Son los gritos de Mayo ! Aquí está el alma verdadera y tradicional del pueblo argentino. ¡ Nó tiene ya un Moreno, un San Martín, un Alvear, un Mitre, un Sarmiento ; pero sabe hacerlos revivir en su corazón e inspirarse en sus sombras tutelares, que parecen ahora resplandecer con lejana blancura en el azul de nuestro cielo !

En Luján, al inaugurar el Museo Colonial

Abril 29 de 1918

El señor arquitecto don Martín Noel, a quien me pesa no poderle apellidar ahora maese Martín, como de fijo le llamaran regidores y canónigos de antaño, acaba de hacernos entrega, excelentísimo señor [1], de este edificio cuya restauración arquitectónica le encomendásteis. Su obra es, a mi ver, gallardo ejemplo de reverencia y de felicísima inspiración. Formado en las escuelas y talleres de Francia y sabiéndolo todo en su arte, el señor Noel ha querido respetar el expresivo acento de esta arquitectura, con el mismo sentimiento que ha hecho de él, entre nosotros, el amo de ese arte curiosísimo que naciera en América de un estilo alambicado y galante, tratado por la mano semisalvaje del indio,

[1] Don José Luis Cantilo.

del indio platero, imaginero y alarife que cincelaba lámparas y sahumadores, tallaba retablos, quiera que no quieras, y labraba, entremezclando resabios ancestrales, la fachada incaica y barroca de las iglesias.

Comprendo muy bien que el señor Noel haya puesto en esta ocasión celo especialísimo y que ofrezca, luego, el fruto de su trabajo con palabras unciosas que hacen pensar en esos personajes teólogos o donadores, que sostienen en el hueco de la mano, con delicado movimiento, una iglesia minúscula, en los trípticos antiguos.

Vuestras entusiastas felicitaciones, señor interventor, son sin duda para él, preciosa recompensa y para nosotros todos, señal muy clara del amor con que habéis dado forma a tan elevada idea, digna en verdad de vuestra vida laboriosa y patricia.

Siempre pensé que en entendimientos como el vuestro, señor interventor, y en hombres de vuestro abolengo intelectual, la brega política antes aumenta, que disminuye la fe en las fuerzas puramente morales y en todos

esos flúidos inmateriales del idealismo que no pudiéndoselos ver ni tocar, sirven de mofa a la audacia y la ignorancia en los pueblos demasiado jóvenes, como si tantas cosas no concurrieran a mostrar hoy día, que, aun físicamente nada hay que sobrepuje el poder de lo impalpable y lo invisible en este universo que fué acaso organizado y puesto en movimiento a favor de gases sutiles y terribles cuyo secreto no ha sido descubierto todavía por el hombre, felizmente.

Se advierte, además, con sólo recorrer la nómina de las personas que componen esta comisión, que vuestra elevada conciencia ha puesto especial empeño en apartar al nuevo instituto de las pasiones y vicisitudes de la política. Hay entre nosotros personas de diferentes partidos y muchas que no pertenecen a ninguno. Cuanto a mí, puedo asegurar que no he de ser yo quien perturbe por ese lado la tranquilidad de la casa. Mi desengaño en la materia es irremediable, porque yo también, lo confieso, fuí hombre político, señor interventor, en mis no muy lejanas mocedades, yo

también volví, más de una vez, ronco y sin sombrero de las manifestaciones callejeras; pero mis ideales eran tan anhelantes y subían tan alto, que una vez se salieron del torrente y se quedaron en seco. Luego todo ha cambiado y progresado tanto que yo mismo me encuentro anticuado en ese particular, ¿qué mucho que alguien haya creído oportuno ponerme en un museo? Enhorabuena.

Cúmpleme ahora, señor interventor, y a mucha honra lo tengo, daros vivamente las gracias en nombre de mis colegas y en mi propio nombre. El fervor patente con que habéis ejecutado vuestro designio acrecienta en nosotros el reconocimiento y el entusiasmo.

A todos se nos alcanza, señor interventor, que la tarea que nos confiáis es harto difícil. Conservar un museo ya formado es ocupación apacible y anhelado refugio de sabios y de artistas envejecidos; pero constituir desde el comienzo un museo sin tener más cosa que el local, es obra de mucho aliento. Esto lo digo

a fin de que el inexorable público no nos pida prodigios a corto plazo, aun cuando se entienda que contamos desde luego con el auxilio de milagrosa vecindad. Recuerde cada cual, que la mayor parte de los objetos interesantes que quedaban en iglesias y conventos, se hallan ahora en poder de personas acaudaladas. Confiamos, sin embargo, en la esplendidez de esas personas; confiamos en las donaciones y en los legados; confiamos en que habrá quien se acuerde de este museo *ahora y en la hora* de la resoluciones generosas del hombre y del coleccionista.

Pero antes de aceptar objeto alguno habrá que dejar perfectamente aclarado lo que entendemos todos por colonial. Oímos con frecuencia llamar coloniales a objetos de mediados del pasado siglo. Es absurdo. A cada paso topamos con personas que a más de su autenticidad indiscutible son más antiguas que los muebles que se enseñan como muebles coloniales, y a nadie se les ocurre llamarlas de ese modo. Otro problema: ¿qué quiere decir estilo colonial? Pero dejemos esto para mejor oca-

sión y contentémonos por ahora con prometeros, señor interventor, que haremos lo posible por no defraudar la confianza que pusisteis en nosotros, y que vuestra bien inspirada iniciativa no mantendrá indefinidamente en nuestras manos la belleza demasiado pura de las cosas que nadie se atreve a realizar.

Tengo para mí que de esta simiente que, con solícita mano, acabáis de arrojar en tierra nativa, ha de nacer muy pronto un árbol inesperado de frutos a la vez nuevos y castizos. Sabemos, desde luego, que habéis aprobado la idea del taller de alfarería y de tejidos. Es ahora la más aguda manía de vuestro servidor. No hay que reirse. ¿De qué vale un hombre sin manías?

Fuera harto feliz que el encantamiento se produjese en este paraje, en este histórico edificio; harto feliz que el zumbo de los telares se mezclara con el rumor de las plegarias del santuario vecino y el tufillo de los hornos con el sahumerio de los incensarios; pero, sea aquí

o sea en otra parte, queremos que surja a favor de las dos artes primordiales, entrelazando la tradición española y la indígena, queremos que surja, digo, de la lanzadera y de la llama, en la alcatifa y el cacharro, con lana de nuestros rebaños y arcilla de nuestro suelo la flor augural del fúturo arte argentino que por privilegio de luz y de raza ha de ser nuestra más alta significación en los destinos de América.

« Aún es tiempo »

Artículo sobre la cuestión internacional tal cual debió aparecer en la « La Nación »

Octubre 10 de 1917

Alcémonos por encima de nuestras divisiones y disputas, avivemos nuestra conciencia patriótica y reconozcamos, todos, que la situación actual de nuestro país reclama urgente remedio. Preñada está de peligros, de peligros tan grandes que se hace imposible enunciarlos públicamente. El mal se agrava y todo va aparejado, en desastroso concierto, a la vergüenza y al desorden.

Diríase que también las naciones pueden sentirse poseídas por el vértigo de la propia destrucción y que, a veces, en el momento preciso en que debieran afirmar con mayor viveza su voluntad de existir, reniegan de sí mismas, desafían el enojo del mundo y derruecan, con saña incomprensible, la obra de su cultura superior, su glorioso renombre y hasta su prosperidad material. Tenebroso

viento las empuja y, de esta suerte, ciegas y desgreñadas, avanzan como sonámbulos, camino del precipicio en que, al fin, acaban por despeñarse, si no llega a tiempo el grito que las despierte.

Un recrudecimiento atávico de aquel mal genuinamente sudamericano, que produjo en otros tiempos el caos, el caudillismo y la tirania, revuélvese ahora entre nosotros desgarrando la capa de civilización adventicia; y, todo ello, en circunstancias en que se plantean para nuestro país los más complejos y trascendentales problemas de nuestra vida interior y de nuestra imperiosa figuración en la gran lucha mundial.

Y es este el momento que nuestros gobernantes escogen para divorciarse, por completo y sin motivos con la opinión más autorizada del país, de aquella en que debieron buscar inspiraciones seguras de experiencia y de acierto y, animados de una confianza sin límites que no fué nunca compañera del pensamiento esclarecido, desdeñan el clamor de la verdadera conciencia argentina. No soy de

los que piensan que nuestros actuales mandatarios subordinan las más graves cuestiones del presente y del porvenir a maniobras de baja destreza electoral y de popularidad demagógica; pero pienso, sí, que ese es en general el peligro de los gobiernos que se burlan del consejo de las clases ilustradas.

Entretanto, las naciones vecinas y hermanas, con la clara visión de su deber y su destino hacen causa común, unas tras otras, con la gran república del norte, con la tierra de los grandes ejemplos democráticos, y se yerguen altivas ante la amenaza cínica y despiadada del imperialismo germánico. Hoy el Perú y el Uruguay rompen con Alemania. Acaso Chile y el Paraguay no tarden en pronunciarse y nosotros, nosotros los descendientes de las legiones libertadoras de América, los hijos de una nación cuya historia mantenía hasta el presente su magnífica unidad de franqueza, de idealismo y de energía, nos *retobamos* en taimado silencio y les volvemos la espalda.

Pero el error, seamos justos, no viene solamente de arriba. Una gran parte de la opinión,

trabajada, muy adentro, por la sigilosa influencia germánica contribuye, asimismo, a aderezarnos el « mortal aislamiento ». Doy por sentado que todos los ciudadanos argentinos que se disponen a concurrir al mitin neutralista del 12 de octubre ¡ día de América ! y que aun sus movedores germanizantes, son tan patriotas como el que más. No es el caso de discutir sus sentimientos individuales; pero importa, en cambio, recordarles que si a nuestra equívoca actitud diplomática se le arrima, ahora el puntal de una gran manifestación neutralista la sospecha se trocará en certidumbre y pasaremos a los ojos del mundo entero por un país germanófilo. No hay que hacerse ilusiones, ni confiar demasiado en sutilezas y distingos, después de tres años de guerra.

La idea de la neutralidad, que pudo tener, no ha mucho, en su abono, muy buenas razones, es hoy idea funesta y absurda; y los que se empeñan en mantenerla, a todo trance, sólo conseguirán hacerla cada vez más sospechosa presentándonos ante Europa y Améri-

ca como una nación secretamente entendida con Alemania y provocando, para días, acaso no lejanos, una malhadada combinación de factores internos y externos.

Hemos hablado de aislamiento. ¡ Eufemismo ! Se tratará de algo mucho más grave. Se tratará del justo resentimiento y la creciente hostilidad de las naciones que luchan ahora por salvar los ideales humanitarios que son el mismísimo aliento vital de nuestra existencia democrática. Nos quedará, dicen algunos el apoyo de Alemania. Ni eso siquiera. Lo que nos quedará, de esa parte, es el solapado rencor del orgullo prusiano. « Alemania, — decía últimamente Lugones, en uno de sus geniales artículos, — no puede humillársenos ahora, sino para cobrárnoslo mañana, tal cual es su costumbre, y a mansalva de sus actuales enemigos, desobligados de toda solidaridad por nuestro propio aislamiento. »

Acabo de saber que otro telegrama de Luxburg se refiere a los planes de Alemania respecto al sur del Brasil y a la Argentina. Esa es la tierna intención

que nos reserva la fidelidad de Alemania.

En fin, no es momento de largas disquisiciones. Ya dije en otra ocasión en forma más libre y ardiente todo mi pensamiento acerca de la guerra actual, de su sentido histórico y filosófico. Conviene ahora que resplandezcan los actos y no el florear de la lengua. ¿Pero, de dónde vendrán los actos, de donde el aletazo salvador?

Quiera Dios que nuestros gobernantes se arrojen de una vez. Aún es tiempo. Esperemos en su patriotismo, de que sería necio dudar. Si ellos nos desengañan, entonces, habrá que demandarlo todo al patriotismo del pueblo, para salvar siquiera el renombre. A menos que prefiramos seguir sofocados y atónitos y como fascinados por el peligro.

«Ser o no ser»

(Cuestión internacional)

Borrador del artículo «Aún es tiempo» tal cual fué publicado debido a una equivocación del autor

«La Nación», Buenos Aires, octubre 10 de 1917

Diríase que también las naciones suelen sentirse poseídas a las veces, por el vértigo de la propia destrucción. Diríase que hay, también, pueblos, que en el preciso momento en que debieran afirmar con mayor viveza su voluntad de existir, dejáranse ganar, de súbito por inesperada pasión de hipocondría, que los lleva a destruir en un instante su glorioso renombre, su cultura superior y hasta su prosperidad material. Véseles, entonces, despreciar su pasado, hacer mofa de los exquisitos valores que fueron el fundamento de su entidad moral en el mundo, abominar del estudio paciente y de las luces y previsiones del entendimiento, desafiar la conciencia y el enojo universales y complacerse únicamente en el aquelarre de la anarquía, en el aquelarre de la demagogia, del odio y de todas las au-

dacias de la ignorancia. De esta guisa, con ojos que no ven y paso de sonámbulo, avanzan provocativos y confiados, camino del precipicio en que al fin se despeñan, si no llega a tiempo la voz que los despierte y la mano que los sujete. Hora aciaga en que los rasgos más nobles y acentuados de una nación se descomponen de pronto y toman el desabrido gesto que sirve de reverso a la efigie tradicional. Todo viene entonces aparejado, en funesta concordancia, a la decadencia y a la muerte.

El pueblo argentino, el pueblo coronado de juventud y de laureles, el pueblo libertador, el pueblo cuya historia mantenía hasta ahora, magnífica unidad de franqueza, de energía y de idealismo debe erguirse ante ese peligro del momento, y lanzar otra vez a todos los ámbitos su grito de vida, de fraternidad y de justicia, el grito sagrado de su himno.

Doy por sentado que todos los ciudadanos argentinos que se disponen a asistir a la manifestación neutralista del 12 de octubre, ¡ día

de la raza!, y aun sus movedores, más o menos germanófilos, son tan patriotas como el que más. No discuto sentimientos e intenciones individuales. Sólo pienso en errores de concepto, en los posibles resultados al insinuarles que hagan todos un severo examen de conciencia, y meditando en los peligros internos y externos que amenazan a nuestro país en la hora presente, se digan a sí mismos, si es acertado celebrar una manifestación de esa índole en momentos que las demás naciones vecinas y hermanas, fieles a su espíritu marcial y democrático rompen unas tras otras sus relaciones con Alemania. Hoy es el Perú y el Uruguay. Acaso Chile y el Paraguay no tarden en pronunciarse.

La idea de la neutralidad, que pudo tener no ha mucho, en su abono, buenas razones, es hoy una idea absurda y funesta. Los que se empeñan en mantenerla a todo trance, no hacen sino hacerla cada vez más sospechosa, presentándonos ante los ojos del mundo entero, como un país entendido secretamente con Alemania.

No hay que hacerse ilusiones ni cifrar confianza en sutilezas y distingos. Si a nuestra desgraciada actitud diplomática se le arrima ahora el puntal de una gran manifestación neutralista, apareceremos definitivamente, ante los ojos del mundo, como un país germanófilo. Esa es la realidad. ¿Y cuál será entonces nuestra situación? El aislamiento. No. Algo mucho más grave. Es fácil presentirlo, pero no me place expresarlo. Nos quedará el apoyo de Alemania, dicen algunos. Tampoco. Lo que nos quedará, de esa parte, será el solapado rencor del orgullo prusiano, pronto a tomar venganza a la primera coyuntura, haciéndonos pagar humillaciones y olvidando nuestra anodinas gentilezas. Así lo expresaba Lugones últimamente con mayor elocuencia, en uno de sus geniales artículos.

Acabo de saber que otro telegrama de Luxburg, obra inédita por ahora, contiene nuevas ofensas contra nuestro país, y este fragmento de frase : « lo que favorecerá nuestros planes futuros relativos al sur del Brasil y a

la Argentina ». Esa es la tierna intención que nos reserva la fidelidad del imperio germánico. Un torturante compromiso que me coloca entre un deber de amistad y un deber de patriotismo me impide declarar el origen y otros pormenores de esta elocuente revelación que no tardará, espero, en hacerse pública.

En fin, no es momento de largas disquisiciones. Conviene que resplandezcan ahora los actos y no el florear de la lengua.

Ha llegado para nuestra patria esa hora suprema en que se diría que el pasado y el porvenir, con toda la fuerza de los recuerdos y sus augurios, se juntan de pronto por encima del envedijado presente, formando la cumbre salvadora. Pero, he aquí que para remontar hasta ella, salvando precipicios, se requiere un brusco transporte, un aletazo brusco del ánimo, una viril resolución, en una palabra.

¡ Oh, gobernantes ! Estáis en tiempo todavía. Un instante de clarividencia verdadera y un supremo impulso, y habréis honrado al país, y conquistado por añadidura, el aplau-

so del mundo y de la historia. A menos que prefiráis continuar sofocados e inmóviles ante el peligro, como el ave fascinada por la serpiente.

En el banquete
celebrado en honor de la Embajada especial
de la Gran Bretaña

Buenos Aires, Jockey Club, junio 4 de 1918

Sir Reginald Tower que, al decir de muchos, posee, en grado máximo, esa rara facultad que los antiguos embajadores venecianos llamaban « ciencia de las personas » y que era para ellos la primera condición de la buena diplomacia, podrá deciros, mejor que yo, señor embajador, lo que significa, en nuestra sociedad, el presente homenaje.

Cuanto a mí, cábeme, ante todo, declarar, en vuestra presencia, que esa clase ilustrada que en toda república es como el arca donde se guardan y sazonan las escogidas simientes de la cultura superior, fué siempre, en nuestro país, con raras excepciones, desde los primeros días de la guerra presente, partidaria apasionada de vuestra nación, y que, ahora, los que aquí la representan, al encomendarme el alto honor de transmitiros sus votos de bienvenida, tanto más ardorosos cuanto

más angustiosa es la hora que vivimos, cuentan con que he de comenzar por expresaros su anhelo vehemente de que Dios conceda la victoria final a los estandartes de la Gran Bretaña.

Nadie ignora, entre nosotros, señor embajador, lo que nuestra patria debe a la vuestra, y no es este por cierto el momento de olvidarlo. Antes bien, en estos instantes solemnes en que la Gran Bretaña juega su destino por salvar, para el mundo entero, la dignidad humana, nuestro castizo concepto de la honra, nos hace sentir que, hoy, más que ayer, ha llegado, para nosotros, la hora religiosa de la gratitud.

Todos sabemos que, desde los días, ya lejanos, en que los primeros ferrocarriles ingleses tendieron sus arterias de vida por nuestros yermos ilimitados, venciendo a un tiempo, a la anarquía y a la barbarie, la acción de Inglaterra sólo se ha hecho sentir, en esta república, por sus beneficios incesantes,

por su discreta enseñanza de energía y de orden y también, es grato decirlo, por el perfume de sus hogares virtuosos y alegres, cuyas raíces, en tierra argentina son cada día más profundas.

Aun en tiempos coloniales, en tiempos anteriores a nuestra historia patria, nos prestásteis un servicio insigne, acaso el más grande que un pueblo puede prestar a otro pueblo, en este mundo paradojal. Tengo para mí que fuísteis vosotros los que comunicasteis entònces, al futuro pueblo de Mayo, la conciencia de su fuerza, su orgullo, su ambición. Por eso aquellos bajeles que aparecieron un día, por el oriente, entre las brumas del amanecer, cubiertos de hermosos soldados, cuyas túnicas de púrpura resplandecían como llamas en el sol matinal, no me arredra decirlo, pudieran representar el augurio legendario de nuestro destino de libertad y de gloria.

Uno de los pasajes más bellos, a mi ver, de la vida del Cid Campeador es aquel en que

el padre hace comparecer a todos sus hijos y vales apretando a uno tras otro, el dedo meñique. Unos lloran, otros suplican, vencidos por el dolor; pero al llegar al más pequeño, a Rodrigo, éste sacude la mano y exclama colérico: « ¡Ah! si non fuérades mi padre os quitara la vida ». Diego Láinez, al reconocer en aquel niño el fuego precoz de la honra, le atrae hacia sí y le besa en la frente.

Acaso también nuestra patria recibió de Inglaterra y de la misma suerte el ósculo de predilección.

Pero dejando a una parte estas gloriosas memorias, me apresuro a deciros, señor embajador, que si la verdadera conciencia argentina está hoy con la Gran Bretaña y sus aliados, no es sólo por razones de mera gratitud. La gratitud no basta en pleito tan grave. La conciencia argentina, el idealismo argentino, la buena fe argentina, están hoy con vosotros, porque vuestra causa es causa de lealtad y sacrificio, porque es la causa de Bélgica

y porque, en estos momentos, mientras en el sangriento anfiteatro del mundo, unos aclaman al mártir y otros a la fiera, vosotros, vosotros sois los soldados de la justicia.

Queremos que Inglaterra triunfe porque así como Francia era ayer la armonía floreciente de la verdadera civilización, la pacífica Minerva que llenaba su casco de mirtos de Grecia, de rosas de Alejandría, de laureles de Roma, vuestro genio poderoso y benéfico, como el genio de Hércules, realizaba en las más apartadas regiones, « los doce trabajos » tutelares; y vuestro arco y vuestra clava sólo os servían para asegurar, en toda la tierra, la dicha del hombre. Bien claro lo dice el magnífico rasgo de vuestras colonias que, en vez de aprovechar la coyuntura para romper el vínculo antiguo o reciente, acuden a ofreceros, sin tasa, su riqueza y su sangre.

Por ventura ¿puede haber quien prefiera el triunfo de ese genio tenebroso del milita-

rismo alemán, que traería consigo el peor de los males: el regreso a la materia por el camino del intelecto, con todos los secretos del saber; la glorificación de la animalidad y de la fuerza; Caliban con la experiencia de Próspero; en una palabra, la barbarie sapiente, y, como frutos, el odio, el egoísmo, la exclavitud y el horror de vivir?

Queremos que la Gran Bretaña triunfe para para que sigan embelleciendo y dignificando la vida su helénico ejemplo de equilibrio físico y moral, su culto del respeto recíproco y de la amistad segura y ese carácter señoril y esas maneras nobles que vosotros expresáis con una sola palabra: *gentleman* y cuya antítesis de moral utilitaria, Alemania quisiera implantar en el mundo con su ciencia diabólica y su fuerza sin piedad y sin ley.

En fin, queremos también que la Gran Bretaña triunfe para que nos siga prestando a los latinos, en las letras y en las artes, su ala de fantasía enérgica y original que revolotea libremente sobre el incienso de los cultos antiguos; porque nadie, sea dicho de paso,

ha comprendido mejor que vosotros la utilización cautelosa del pasado.

En efecto; el ingenio británico, cultor reverente de la enseñanza clásica, sabe, sin embargo, renovar incesantemente su inspiración, ora en el contacto directo de la vida, ora en la locura poética de sus propios ensueños. No teme vestir a la antigua Venus con el velo misterioso de Titania, todo reluciente de esas perlas silvestres, que en vuestras noches de luna, los silfos descuelgan, según dice vuestro Shakespeare, de la oreja de las flores.

Viva siempre y cada vez más activo el numen humanitario y elegante de la Gran Bretaña; que sus barcos vuelvan a lucir esos colores vistosos que atraen a los delfines y a favorecer el bienestar de todos los pueblos; y sus soldados caballerescos y heroicos, que hoy combaten con el asco de la matanza y la firmeza implacable de la justicia, regresen pronto a sus hogares, cantando el *Tipperary*

de la victoria, dichosos de haber luchado por la libertad de todos los hombres y de haber dado un golpe de muerte a la guerra con la guerra.

Permitidme, excelentísimo señor, que os reitere nuestros votos fervientes por el éxito feliz de vuestra misión, por vuestra dicha personal y la de todos los caballeros que os acompañan, y que, en nombre de la lealtad argentina brinde, con este vino de Francia, por vuestro rey, por la Gran Bretaña y por la victoria de los aliados.

Artículo ofrecido al «Comité nacional de la juventud»

Buenos Aires, noviembre 8 de 1918

Señor presidente del Comité nacional de la juventud, don Mariano Villar Sáenz Peña.

Entrego esas líneas, a la juventud de mi patria y, en especial a ese comité que, en repetidas ocasiones, con la palabra y el acto, ha despertado la conciencia argentina y salvado, en parte, la dignidad del país.

EL REMEDIO ÚNICO

Me propongo expresar, en este grave momento, obedeciendo a una nueva exigencia de mi fuero interior, cierto parecer que ha de molestar a muchos y poner, seguramente, harto abrojo en mi senda.

Bienvenidas sean, empero, esas cuitas personales si, en cambio de ellas, consigo pres-

tar un servicio a mi patria. Acaso, la mejor manera de inspirar á otro un acto de abnegación, consista en comenzar por ofrecerle el ejemplo del propio sacrificio.

Pertenezco a esa inmensa mayoría que sin pensar en la suerte de las armas, y fundándose, únicamente, en elevadas razones de moral y patriotismo, pedía, suplicaba, ayer, a nuestro gobierno que rompiera relaciones con el imperio alemán y abrazara, de lleno, la causa de los aliados, compartiendo, así, la noble actitud de los Estados Unidos.

Sin embargo, no crea nadie, no, que vaya ahora a jactarme de una victoria extraña que no puede aumentar la firmeza de mi convicción anterior, de una victoria que no nos debe, por desgracia, sacrificio alguno, y que agrava en cierto modo, mi tribulación personal.

Celebro, sí, con todos los hombres libres, la actual apoteosis de la justicia y su sanción implacable.

Celebro el castigo de la inhumana soberbia teutónica y de su abyecta filosofía.

Celebro, en fin, la condenación de todos los despotismos, ora vengan de los tronos, ora de las demagogias.

Pero, quiero ocuparme, ahora, especialmente en la desgraciada situación moral en que hemos caído los argentinos, e indicar el remedio que, a mi ver, imponen de modo evidente, las presentes circunstancias.

Todos sabemos que nuestra patria acaba de ser burlada en sus ímpetus generosos. Debido a razones puramente personales, que no es del caso exponer, yo puedo asegurar a mis compatriotas que la República Argentina, juzgada, naturalmente, por la actitud de su gobierno, es tenida en el exterior por un país germanófilo, que pactó secretamente con Alemanía y que ha sido el refugio de las intrigas de ese imperio en la América meridional. He ahí la verdad desnuda. Basta de ilusiones. No soy de los que piensan que para escapar a la mirada ajena, basta con taparse los ojos.

Se trataba, desde el comienzo de esta gue-

rra, no sólo para nosotros, sino para todo el mundo civilizado, de un conflicto fundamental y decisivo, en que las naciones aliadas derramaban generosameute su sangre para salvar la libertad universal y nuestros propios ideales patricios. Se trataba de saber si los pueblos más lejanos, el nuestro inclusive, caerían o no bajo la bota de Alemania y si sería necesario seguir pagando con sufrimientos inauditos y millares de vidas, el infame laurel militar de sus emperadores y los clavos de sus estatuas grotescas. De un lado estaba la animalidad y sus fuerzas tenebrosas embravecidas adrede, con la droga y el azote; del otro, el espíritu, con sus alas de luz, agigantado por la libertad. Vieja historia, por cierto; pero, puede decirse, que jamás fué más terrible y simbólica la lucha, jamás el monstruo más sabio, ni más fuerte el arcángel.

En esa ocasión, una de las más decisivas de la historia, la nación libertadora y más abnegada de América, la República Argentina, enferma otra vez de ese mal sombrío que Sar-

miento estudió en su *Facundo*, y víctima de esa maldita viveza que acierta a veces en lo pequeño y se equivoca siempre en lo grande, olvida sus glorias, reniega de sí misma, y pacta con el despotismo, como si se sintiera poseída por el furor del propio aniquilamiento y de la propia deshonra.

¿Por qué? ¿Puede imaginarse que sus gobernantes carecieran de integridad o de patriotismo? No he de ser yo quien exprese esa bajeza. ¿Y entonces? Por una sola razón. Porque el Ejecutivo, olvidando o no pudiendo comprender el sentido profundo de esta guerra y los sagrados deberes que ella imponía a una nación como la nuestra, revestida hasta ayer de glorioso renombre, sólo atendió a la suerte de las armas, creyendo haber sorprendido el secreto del destino. Afanosos consejeros, debieron de mostrarle con informes de origen lejano, la victoria matemática de Alemania. De ahí todos los actos que no necesito enumerar. ¡Qué triunfo acertar solo, en contra de la opinión de los hombres ilustrados; qué triunfo acertar solo, en contra del

voto del Congreso y de la mayoría del pueblo! Tuvo la seguridad de echar suerte, y echó todo lo contrario. Así fueron jugados el decoro y el porvenir de la patria.

¡Cosa inconcebible! En breve espacio, un gobierno argentino ha logrado anular, ante la conciencia del mundo, la obra de nuestros antepasados y, cuando se esperaba, sin duda, de nosotros una nueva página de bizarra energía y de sublime abnegación, nos presenta como un pueblo sin ideales, como un pueblo de vacilantes mercaderes, equivocados, al fin, en sus cálculos tortuosos; y he aquí que en esta hora justiciera y luminosa, en que el destino pregona su fallo, venimos a quedar colocados entre las pocas naciones plañideras que acompañan al colosal entierro del militarismo prusiano.

Y para mayor aberración, todo esto lo sustenta, con su poderoso apoyo, un partido político que lleva el nombre y la tradición de aquel glorioso partido radical, nacido de un memorable ímpetu patriótico y que fué el verdadero redentor de nuestros fueros demo-

cráticos. El partido de Leandro Alem, de Aristóbulo del Valle, de Bernardo de Irigoyen !

Pero abreviemos. Muchos son los que piensan que la situación actual no tiene remedio, y reconociendo que las consecuencias pueden ser harto graves, exclaman desalentados : a lo hecho, pecho.

Yo no pienso así. Creo que todavía queda un remedio, un remedio de efecto instantáneo. ¿ Cuál ? ¿ Que el gobierno evolucione en presencia de la victoria de los aliados? ¡ Ah ! no. Este gobierno nó puede ya cambiar de ruta.

Un paréntesis. Es fácil observar que es este ahora el único país en que los gobernantes no hacen nunca cuestión de ideas. La religión de la idea no les estorba. Hay ministros que se dicen aliadófilos y comparten actitudes germanófilas. Ya no se usa renunciar. Sin

embargo, es al dejar un puesto público, más que al aceptarlo, que un hombre da la señal de los quilates de su dignidad y de su pensamiento; y a veces se sirve mejor a la patria al sacrificar ambiciones, que al satisfacerlas.

Vemos ahora que, de uno u otro modo, la abdicación de Constantino ha salvado a Grecia, la de Fernando y Boris a Bulgaria. El mismo kaiser acaba de declarar que si su persona es obstáculo a la solución de los problemas externos o internos de Alemania, abdicará de seguida. Lo contrario sería monstruoso.

Sigamos. ¿Cuál es el remedio? Mi convicción a este respecto, es irreductible y está fundada en razones que están a la vista de todos, y en otras que conviene callar, en razones que todos conocen, y en otras que sólo conocen algunos. Ahora reflexione cada cual y advertirá que hay un hombre, un ciudadano argentino que, con sólo soltar de la mano el simbólico bastón, que ya debe quemarle los dedos, puede todavía salvar a su patria, rehabilitarla

al instante, conquistando para sí un laurel, que no lo hay más honroso. Para mí ese hombre, olvidándose de sí mismo, sería tan grande como Wilson celebrando su triunfo. No sería ya el reverso de Wilson, sería su émulo. En frente de la honra en la buena ventura, él levantaría algo acaso más alto : la honra en la adversidad.

Al sacrificio de la vida en el gobernado, corresponde en el gobernante el sacrificio de su orgullo, cuando la patria lo demanda.

Todo esto lo dice, no mi insignificante palabra individual ; lo dice, acaso con el acento de un ciudadano alejado de la brega política, de un ciudadano sin odios ni ambiciones, la voz de la posteridad.

Discurso político
pronunciado en el teatro Coliseo

Buenos Aires, febrero 26 de 1920

Creo, señores, que los próximos comicios de marzo serán para el país una encrucijada decisiva, una encrucijada de tres caminos, que llevan; el uno a la regeneración necesaria, el otro a la dictadura demagógica, el otro a la destrucción del orden social, a la ruina, a la anarquía; y pienso, por lo tanto, que si esta vez el pueblo no comprende su verdadero deber y no es capaz de realizar el hecho salvador, que todos aquí esperamos, la República Argentina tendrá que sufrir, muy pronto, duros males, cuyas circunstancias y cuyas consecuencias no me atrevo a imaginar.

Tengo, en cambio, gran confianza en el triunfo de nuestra causa. Expresaré, pues, la prometida explicación de mi actitud personal con palabras tranquilas y, llegado el caso, risueñas.

Todos sabemos que la brusca intervención en la vida política de ciertas personas ajenas a ella, es casi siempre mirada como un hecho significativo, mayormente cuando la ocupación habitual de esas personas requiere quietud, reconcentración, alejamiento. Si se trata, por ejemplo, de un poeta inferimos que el momento debe ser crítico; y grave, extremadamente grave si se trata de un músico, como acaba de acontecer en Polonia. La política es un camino, un camino indispensable para la utilización de las ideas y el trajín de las cosechas del pensamiento y la experiencia y en su enjuto y pisoteado polvo, no pueden germinar, claro está, las simientes de la inspiración solitaria.

Es menester, pues, que la hora sea, como ésta, decisiva, que la hora esté preñada de peligros o esperanzas enormes para que una de aquellas personas se vea en la patriótica obligación de abandonar su retiro y aceptar el agitado papel que sus conciudadanos quieran encomendarle. Al fin y al cabo el obrero es hoy el principal actor en la escena demo-

crática y ¿qué es un artista? Un artista no es más que un obrero, a su modo, en cuyas manos sopla, con más fuerza, el espíritu.

Voy a hablar de mí mismo. Aquí la obligación sirve de excusa. Además creo firmemente que de la explicación de mi caso particular fluyen consideraciones de general interés. Por otra parte, la vieja regla de urbanidad que nos prescribe hablar lo menos posible de nuestra propia persona, tiene hoy día una excepción: la del candidato a diputado. El elector quiere, y está en su derecho, que aquel que ha de representarle, posiblemente, en el parlamento, comparezca, hable, camine, gesticule y se confiese en su presencia.

No ha mucho, en un documento público dirigido a la juventud y destinado a insinuar cierta invitación que ha resultado, por desgracia, demasiado previsora, dije, de paso, que yo era un hombre sin odios ni ambiciones. Y es siempre verdad. En efecto, nunca he podido concretar en un prójimo mis cóleras

abstractas y quijotescas, y en punto a ambiciones pienso todavía que el juego ondulante de la política no reserva sino terribles desengaños a los que, por innata vocación e incurable frenesí de la verdad, se lo pasan buscando el sentido hondo de las cosas y los seres, sin atender a la oportunidad ni a la ventaja partidarias.

El pueblo es siempre sincero y terriblemente crédulo, el pueblo es siempre sentimental y terriblemente infantil; perdón! Sigue al caudillo almibarado, ignorante y sin conciencia que lo engaña y desprecia al huraño pensador que no teme desafiar la impopularidad con sus verdades ásperas. Hace lo que el niño. Adora al maestro corrompido que fomenta sus ímpetus ciegos, para maldecirlo a la larga y poner coronas de tardía gratitud en la tumba de los maestros honrados que murieron, inflexibles, en el rigor de su probidad, sin concesiones.

Yo sé que no sirvo para seducir muchedumbres.

¿Qué significa, a esta altura de mi vida, y después de tantos años de abstención voluntaria, este acto político, esencialmente político?

Voy a explicarme. Siendo estudiante y como casi todos los estudiantes de entonces, yo fuí radical. Brindé mi entusiasmo juvenil a Alem en las calles, a Del Valle en su acción tribunicia, a don Bernardo de Irigoyen en el parlamento y en su tertulia; y más de una vez, ya lo he dicho en otra ocasión, volví a mi casa ronco y sin sombrero de las manifestaciones opositoras.

¿Qué ha sucedido desde entonces? ¿Qué ha sido del patriótico ensueño de Alem? ¿Qué han hecho, en la hora del triunfo, los radicales bastardos de aquel tesoro de probidad, de sacrificios, de esperanzas? ¿En qué ha concluído todo aquello manejado por el sobrino presidencial? Ya lo habéis visto. En fin, señores, resumiendo, se le ha hecho, esta vez, al país, nunca más oportuna la expresión, se le ha hecho al país, un enorme, un inmenso cuento del tío. No hay acontecimiento más

triste, más desalentador en nuestra historia. ¿Quién no sabe que este gobierno, favorecido por el anhelo general de una gran renovación, contaba, al iniciarse, con la buena voluntad franca y pacífica de casi todo el país? ¿Quién no recuerda la sonrisa benévola con que fueron recibidos los primeros actos del gobernante aprendiz y aquellos sus primeros sesgos desaforados, a una y otra parte, de ciclista bisoño con que inauguró el cumplimiento de su misión? Ningún otro presidente argentino pudo realizar con mayor libertad la esperanza pública; pero desde el comienzo, movido por no sé qué delirio de cacique megalómano, ha convertido la concordia en odio, el orden en anarquía, aun dentro de su propio partido y llevado al gobierno por una agrupación política que vivió protestando contra las más ligeras violaciones de nuestra carta fundamental, se quita ahora el embozo y declara en público documento que las autonomías provinciales no serán respetadas sino a partir del momento en que sus huestes se adueñen en todas partes del poder. ¿Qué sería de nuestro

país si los gobiernos sucesivos siguieran aplicando este criterio verdaderamente musulmán?

En cuanto al manejo de los dineros públicos, ¡cuidado con averiguarlo! El mismo presidente nos asegura que él es la probidad más nítida de que haya mención en la historia. Eso debiera bastar, según él, como oficina de contabilidad; pero además su ministro de hacienda nos hace saber que podemos estar tranquilos porque él administra los caudales de la nación como si fueran cosa propia. No debemos, pues, ser ingratos ni preguntones. Al fin y al cabo el vil metal que el país pierde ahora en comisiones y negocios inauditos, este gobierno se lo devuelve en forma de inauditas piezas literarias. ¡Vaya lo uno por lo otro!

En un plano más elevado, en lo tocante al progreso moral del país, y a la educación del pueblo por el ejemplo, nadie ignora que el actual presidente favorece la regresión a la ignorancia y a la barbarie, fomentando el desprecio de los más altos valores de la dig-

nidad, de la ilustración y de la inteligencia, sin los cuales las más cultas naciones volverían pronto al estado salvaje.

Capataz de sus peonadas partidarias, negrero de ministros y de empleados, a cada movimiento de altivez personal ha contestado con el dilema de la sumisión o la renuncia, y a cada asomo de protesta parlamentaria o de legítima lucha democrática, con la amenaza de sus mazorcas y la provocación de sus candombes electorales.

Más de una vez, en la historia de las naciones, la ruina o la derrota encuentran su explicación en la influencia anterior de uno de estos perseguidores de la altivez y fomentadores de la adulación y del servilismo.

Desde los tiempos de la tiranía de Rosas no conoció el alma argentina momentos de mayor postración. Se respira un ambiente anacrónico de inseguridad, de temor. Ya sabéis lo que quiero decir. Y nosotros, argentinos, nosotros que ayer poníamos el grito en el cielo a la menor amenaza de opresión, hoy

nos damos por satisfechos si se nos respeta la vida.

Rosas fué inexcusable, pero fué comprensible. Su mano fué dura por demás, su espuela feroz, pero el país era entonces un potro bravío. Hoy el país es manso y laborioso, y nadie se explica en este « doctor » platónico sus entonados y superfluos alardes de domador en peligro.

Veremos lo que hace ahora el pueblo ; veremos si comprende y reconoce su error de un momento, que fué el error de todos, y si sabe sacarse de encima el estorbo por el medio legal del voto honrado y consciente.

Entretanto, en medio de la apatía general, en medio del aplastamiento general, un ciudadano con alma de espada y palabra de fuego, hace lo que todos debiéramos hacer, dice lo que todos debiéramos decir, y se mueve, y se expone, y lucha por todos nosotros, y mantiene viva en su mano valiente la brasa de la altivez argentina. El doctor de la Torre es ahora la voz de la patria indignada, su clamor, su grito. Su partido me ofrece una candida-

tura a diputado nacional independiente, sin otro compromiso de solidaridad que el de la oposición al gobierno. He aceptado sin vacilar.

Para concluir, y a fin de que nadie se equivoque en un sentido o en otro, quiero hacer una brevísima declaración:

No soy lo que hoy llamamos un conservador. No soy de los que piensan que, arrimando nuevas piedras al antiguo dique, se logrará dominar la furia devastadora, sino acrecentarla. Creo, en cambio, que se la pueda sosegar y cambiar en influencia benéfica, por medio de canales, de ingeniosos canales que eviten el estrago y fecunden el trabajo de todos; y, como me precio de ser profundamente cristiano, creo tambien que hoy día, y sobre todo en un país floreciente como el nuestro, el hombre que no siente en su corazón la necesidad de ayudar a los menesterosos por todos los medios lícitos y eficaces en la conquista de un bienestar seguro, es un

hombre indigno, que merece conocer, en carne propia, todos los dolores de la miseria.

Pero no estoy con aquellos que, en nombre de una estúpida concepción de la igualdad, contraria a la armonía de la creación y de nuestra propia naturaleza, contraria a la paz y al progreso, dicen a las demás entrañas, según la antigua imagen: ¿por qué no habéis de ser todas vosotras cerebro? Y le dicen al brazo: tu enemigo es el ojo; ¡reviéntalo!

Ni estoy con los que quisieran cortar a cercén el tronco del árbol para arrebatarse luego, cuchillo en mano, los frutos deshechos.

Y sobre todo no estoy con los que incurren en el crimen de destruir en el alma del pueblo el amor a la patria, que a más de ser suprema disciplina de idealismo, y de sacrificio, es el más poderoso estímulo de las virtudes y del esfuerzo de cada nación.

A los agitadores extranjeros de nuestro país ¿qué puede importarles que desaparezca en nuestros conscritos el sentimiento patriótico? Si fuésemos mañana vencidos y arruinados, ellos no tienen más que trasladarse al

país vencedor y continuar allí su aventura de América.

¡ Ah ! Que no vote, no, mi nombre, aquel que tema proclamar bien alto su patriotismo !

Yo quiero, señores, que mi presunto elector sepa de antemano que al dar su voto por mí, vota por un nacionalista sin concesiones, por un patriota rancio, chapado a la antigua, democrático y llano como el que más ; pero en esta materia, tieso, encorbatado, irreductible ; por un argentino que al ver llegar y alejarse la enseña nacional, al son de marchas militares, siente siempre, en su corazón, orgullosamente ingenuo, la presencia tutelar de los muertos y el soplo duro y heroico de nuestras glorias, y besa con el espíritu, en la bandera que pasa, los ríos y las selvas, las montañas y las llanuras de la tierra en que ha nacido ; por un hombre, en fin, que al leer la narración de nuestra epopeya libertadora, al leer la narración del paso de los Andes, piensa que no hay páginas más bellas en la historia humana ; y vuelve a experimentar la misma ilusión de aquel viento de cumbres,

de aquel acelerado flamear de banderas con que soñara en los días de su niñez, al adormecerse, a veces, en un regazo, que era para él, para su alma, y por las mismas razones, sagrado y adorable como el suelo natal, como su patria.

Discurso pronunciado en el banquete celebrado en honor del señor René Viviani

Buenos Aires, Jockey Club, julio 24 de 1920

Monsieur Viviani,

Je ne vous dis plus, vous le voyez, comme je vous disais chez vous, d'après l'usage, monsieur le président. J'avoue que j'aime mieux, à cette heure vous appeler, comme cela, monsieur Viviani, tout court; et je pense qu'on ne saurait trouver maintenant, rien de plus poli, à votre egard, rien de plus flatteur.

En effet, que de grandes choses résume, que de grandes choses rappele et rappelera toujours, votre nom, monsieur.

Président du Conseil au commencement de la guerre, président du Conseil au moment où le monde entier, saisi de stupeur, semblait fermer les yeux et tourner le visage, vous, monsieur, vous avez dû, surmontant toute émotion, regarder, face à face, l'épouvantable réalité, vous avez dû entasser à la

hâte sur votre conscience ces innombrables responsabilités tragiques — dont vous parliez vous-même dans un de vos admirables discours — et, au milieu de l'aveuglement général, dans l'ombre, dans la fumée, ne pas quitter des yeux un seul instant cette lumière qui a brillé encore, cette fois-ci, sur la terre de Jeanne d'Arc, cette étoile surnaturelle qui seule pouvait vous mener tous à la victoire et qui n'était autre chose que l'idéal ancien et mystique de la France.

Pourquoi, la guerre terminée, est-ce toujours pour moi le souvenir du tocsin dans les villages, annonçant la terrible nouvelle, qui l'emporte sur tous les autres souvenirs? Pourquoi, après tant de trophées, tous disparaissent, dans ma mémoire, sous l'image du premier drapeau pris à l'ennemi, que je suis venu voir, à l'hôtel des Invalides, par une radieuse matinée de septembre, en compagnie du plus inspiré de vos poètes?

Ah! ces premières journées de la guerre, ces premières pages, angoissantes, certes, mais, aussi, les plus profondes, les plus glo-

rieuses, peut-être, de l'histoire de votre glorieuse patrie.

On ne saurait concevoir des circonstances plus terribles et pour la pensée et pour l'action d'un homme d'État, surtout lorsque l'on sait qu'une mauvaise ouverture de la partie peut amener, à la longue, un dénouement désastreux. Néanmoins, on admire plus facilement ceux qui enlèvent la victoire finale que ceux qui l'ont préparée par un bon commencement. La renommée a une main de femme, elle ne s'intéresse qu'à la fleur. Mais ce n'est pas à nous, qui n'avons été que vos partisans lointains de parler maintenant de la guerre. Mantenant c'est à vons ses acteurs d'en parler avant qu'elle ne s'enfonce dans l'histoire ; avant qu'elle ne devienne matière à érudition, avant qu'elle n'aille rejoindre les autres guerres, dans la paix des bibliothèques.

Nous ouvrons tous grands nos bras, monsieur, pour vous recevoir.

Par votre ardeur humanitaire et votre profonde culture toute imprégnée d'hellénisme,

vous êtes, pour nous, un vrai représentant de la France actuelle, un démocrate passionné qui connaît par cœur ses classiques; et dont la médaille morale porte la double frappe savante et populaire. Votre parole semble parfois une lave brûlante, mais vous aimez à la faire rouler sur les torses, sur les bas-reliefs, sur les chapitaux antiques, afin qu'elle en garde l'empreinte dans les anthologies de l'éloquence. L'ami du peuple que vous êtes me semble bien plus près de Démosthène que de Marat. Vous êtes enfin l'homme de la France d'aujourd'hui, avancée et clairvoyante, de la France qui a trouvé l'équilibre de la justice.

¡Ah! la douce terre! Comme on comprend, quand on la parcourt que c'est là, mieux qu'ailleurs, que devait naître un jour, que devait naître et fleurir l'harmonie souveraine. Elle est baignée d'un côte par la mer latine, par la mer ensoleillée; de l'autre par l'océan, par la mer illimitée et brumeuse.

Elle est à la fois grecque et normande. On y voit des collines brulées où broute la chèvre et chante la cigale ; et des gras paturages où les vaches repues s'endorment entre les pommiers en fleurs. Les rivières y sont à la fois sages et pittoresques. Elles conduisent mollement les larges pêniches barbouillées de charbon, arrosent les champs, imbibent les potagers, — ce qui ne les empêche pas de s'envelopper de rèverie légendaire dans les vapeurs roses de l'aube et du soir.

Pays admirable de Montaigne et de Pascal. De la grâce dans la sagesse, de la logique dans le vertige. Pays de l'idéalisme hasardeux et de la prévoyance ménagère. Aucune nation, monsieur, ne mérite autant que la vôtre de conduire les idées et de battre la mesure à la vie universelle.

Oui, c'est de la France qui doit nous venir aujourd'hui le souffle de la raison. Aussitôt la guerre terminée, elle n'a donné que des preuves de sagesse. Il semble que vous ne prenez pas trop au sérieux la piperie sauvage des maximalistes. Vos théoriciens révolu-

tionnaires ont tous l'air de craindre qu'on ne les suive trop. Ils pensent comme nous que l'amélioration progressive du bien-être chez le prolétaire ne doit pas avoir d'autre limite que celle de la prospérité de la nation, mais ils ne font pas semblant d'ignorer que la ruine du crédit et de la richesse retombe d'abord sur la classe ouvrière. Ils savent aussi qu'il y a une chose qui ne devrait pas exister, une chose qui est le crime de tous, la misère. Malheureusement, l'homme aujourd'hui est plus empressé de supprimer l'oisiveté des riches que de supprimer la misère. Et pourtant qui sait si la triste oisiveté intellectuelle et matérielle des riches n'est pas un stimulant de l'effort universel. Je crois que presque tous ceux qui travaillent comme des forcenés ne le font que dans l'espoir d'arriver un jour à ne rien faire. Si on leur enlevait l'idéal de la paresse, c'est alors qu'on en ferait des paresseux.

Vous trouverez chez nous, monsieur, une vraie democratie issue de la vôtre, nourrie de vos principes de 89 et sincèrement déta-

chée de toute sorte de privilège de vaine gloire et de naissance.

Nous sommes fidèles à la modestie de nos commencements. Boutiquiers, bergers à cheval, voilà les fondateurs de notre prospérité. C'était un pays très pauvre celui-ci, très pauvre. Aussi nous avons été dédaignés pendant longtemps par les grandes puissances, exception faite de l'Angleterre qui nous fit l'hommage de nous envoyer deux expéditions, au commencement du siècle dernier.

Quant au travail manuel, nous l'avons tellement réhabilité, tellement honoré, qu'il n'y a pas aujourd'hui, chez nous, un seul gentilhomme campagnard qui ne se pique d'être un excellent ouvrier. Il n'en était pas ainsi, vous le savez, chez nos ancêtres. Dans la vieille Espagne, le travail manuel, le métier mécanique entraînait le déshonneur, l'infamie. Quand Velásquez eut terminé son tableau des Meninas et que le roi Philippe IV voulut le faire chevalier de Saint-Jacques, le Conseil des Ordres posa la question du métier mécanique. C'est seulement, une année et

demie plus tard, lorsque de faux témoins déclarèrent que Velásquez n'avait jamais peint que par pur plaisir et qu'un conseiller nouveau rappela que Saint Luc avait fait le portrait de la Sainte Vierge qu'on accorda à l'artiste l'habit chevaleresque.

Il faut le reconnaître, nous avons apporté là-dessus un grand changement, et je me demande s'il ne faudra pas bientôt, démontrer, chez nous, que la peinture est, en effet, un métier mécanique, afin qu'elle ne soit pas regardée comme une chose indigne, comme une de ces superfluités vicieuses qui entraînent aujourd'hui le mépris du peuple.

Mais je m'éloigne beaucoup de mon sujet. Cette harmonie supérieure symbolisée par les atributs d'Athéna, guerrière et pacifique, cet équilibre de gravité et de joie, d'ordre et de fantaisie, de sagesse et d'héroïsme que nous admirions chez vous, à la veille de la guerre, est devenu, maitenant, pour le monde entier, la plus sérieuse garantie de la civilisation.

Si la France défaille, tout s'écroulera avec elle et l'humanité retombera, pour long-

temps, dans la brutalité des époques barbares.

Mais non, la France est chaque fois plus fidèle à sa mission. Elle sait toujours extraire de l'arbre aux fruits noirs l'huile dorée de l'amour et de la philosophie — nourriture, baume, lumière — et l'étendre sur le monde.

Nous saluons en vous, monsieur Viviani, le vrai citoyen de la République victorieuse, le vrai démocrate. Vous gouvernez le peuple sans le flatter, sans le corrompre. Vous êtes de ceux qui aiment, se mêler à la foule du Pnyx et de l'Agora pour y puiser leurs inspirations, pour y retremper leur énergie, avant de monter à la tribune; mais qui, au milieu du tumulte, au milieu de la tempête provoquée par leurs propres discours, savent s'interrompre un instant et lever les yeux vers l'Acropole, vers le Parthénon, vers l'ordre souverain, vers la beauté tutélaire.

Soyez le bienvenu, oh! voyageur, dont le front couronné d'olivier de France, dont le

front couronné du pâle feuillage où fleurit le soleil, nous apporte aujourd'hui l'espoir de la sagesse.

Soyez le bienvenu, vous dont la lèvre éloquente vient évoquer pour nous la divinité aux sept diamants sonores, que les grecs appelaient Harmonie, et qu'il firent naître d'Arès et d'Aphrodite, de la guerre et de la beauté.

Vous venez nous parler de choses dignes d'Homère. Vous êtes un de ceux qui dirigèrent le siège de la nouvelle Ilion et maintenant vous nous arrivez portant sur l'épaule la rame d'Ulysse. Il y aura de l'Iliade, il y aura de l'Odyssée dans vos récits. Vous voici dans notre foyer. Vos vêtements sentent la tempête. Mettez vous près de l'âtre. Nous voudrions fermer, pour longtemps, la porte, derrière vous.

ÍNDICE